

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Le titre de l'en-tête provient du : titre de départ de la livr. Pagination multiple. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

RELIGION — PATRIE.

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

Publié par STANISLAS DRAPEAU

ÉDITEUR PROPRIÉTAIRE

Comme les beaux anges de Milton, qui puisaient la lumière dans des vases d'or, les jeunes personnes viendront à notre journal puiser ces enseignements et cette éducation sérieuse qui font l'orgueil des mères et l'honneur des familles.

Huitième Année.—1883.

OTTAWA
BUREAU DE "L'ALBUM DES FAMILLES"

1883.

ADMINISTRATION.

Cette REVUE paraît le premier de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, composée de matières variées et intéressantes, formant à la fin de l'année un superbe volume de 384 pages.

L'abonnement ne se fractionne pas : il commence avec la première livraison de l'année, celle du 1^{er} janvier, et il est payable d'avance ou dans les dix jours qui suivent la demande ou la réception de la première fascicule.

Le prix de l'abonnement est comme suit :

Pour le Canada et les Etats-Unis (franc de port)	\$2.00
Pour l'Europe..... " "	2.50 (12 francs.)

On s'abonne directement à l'administration par lettre adressée à M. le Directeur de l'ALBUM DES FAMILLES, P. O. Boîte 1065, Ottawa.

 Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées.

Table des Matières de ce Volume.

112 96

Bulletin Religieux	PAGES.	Poésies [Suite]	PAGES	Documents Episcopaux [Suite]	PAGES
Le Bon Larron, par A. L. DESAULNIERS.....	50	Adieux à la forêt, par J. Z. C. MIQUELON.....	169	MANDEMENTS (extraits) de NN. SS. les Evêques de la Province Ecclésiastique de Québec, touchant cette Institution, savoir :	
Brief exposé de la route du Calvaire.....	97	L'Amitié, par J. B. CAOUPTE.....	170	I—Mgr E. A. TASCHEREAU.....	153
L'Œuvre de la Propagation de la Foi.....	177	Le Printemps, (sonnet), par J. B. C.....	170	II—Mgr J. Thos DUHAMEL.....	153
Instructions sur la Religion 232, 265, 296, 330, 357		Ce que j'aime à voir, par J. B. C.....	170	III—Mgr Ed Chas FABRE.....	153
Code de Vérités pour le gouvernement de l'âme.....	267	A la brise — Lévis — Québec, par J. B. C.....	170	IV—Mgr L. Z. MOREAU.....	154
Statistiques religieuses — Population du globe.....	358	Le Mont Sainte-Victoire, par Dlle T. L.....	171	V—Mgr L. F. LAFLÈCHE.....	155
Morale		Notre-Dame de Paris, par Dlle T. L.....	171	VI—Mgr Antoine RACINE.....	155
La vie de famille, par l'abbé MULLOIS.....	108	Consolations, par J. A. BÉLANGER.....	171	VII—Mgr Dominique RACINE.....	155
La toilette d'une chrétienne.....	217	Les Deux Amours, par Max. ROBESPIERRE.....	171	VIII—Mgr Jean LANGEVIN.....	156
Remords et Conscience.....	246	Douleur et Réparation, par l'abbé E. A. GIÉLY.....	178	IX—Mgr N. G. LORRAIN.....	156
Nobles aspirations d'un Curé de Campagne.....	344	Au Sacré-Cœur de Jésus, par A. A. PRADIER.....	179	Lettre du Très-Révd C. O. CARON, V. G.....	176
Littérature		Chant Canadien.—Noble Patron dont on chautre la fête, par F. R. ANGERS.....	179	Recommandations de Mgr l'Evêque d'Ottawa concernant les journaux et livres.....	208
Paul et Virginie, par Bernardin de SAINT-PIERRE.....	1, 33, 65, 99, 130	Chant National.—Dans ce banquet patriotique, par F. M. DEROME.....	179	Mandement de Mgr E. A. TASCHEREAU, Archevêque de Québec, sur les sociétés secrètes.....	211
Les Fiancés, par A. MANZONI.....	8, 41, 72, 103, 161, 193, 225, 257, 289, 321, 353	Paroles d'un Croyant, par Louis VEUILLOT.....	185	Préfecture Apostolique du Golfe Saint-Laurent. Mandement de Mgr F. X. BOSSÉ.....	212
Poésies		Hymne aux Martyrs de 1837, par l'hon. F. G. MARCMAND.....	201	Lettre collective de l'Episcopat Canadien aux évêques de France.....	309
La création de l'homme, par Benjamin SULTZ.....	18	Pèlerinages à Ste-Anne de Beaupré, par A. A. PRADIER.....	202	Histoire	
Le secret de Bébé.....	19	La jeune fille et l'ange, par ALTAIR.....	202	Episode de 1663—Le R. P. Henri NOUVEL, Jésuite, par C. A. G.....	17
L'Automne.....	22	Inquiétudes et Chagrins, par ESCOPETTE.....	230	Le Château Vaudreuil, à Montréal, par L. L. HUGUET-LATOUR.....	180
La lampe du sanctuaire, par l'Abbé GINERAS.....	28	In Memoriam ! par P. G. HUOT.....	230	La véritable date de la Passion de Notre-Seigneur.....	218
Comment que j'suis mon propre Grand-Père.....	48	Réverie, par Dlle T. L.....	231	La Campagne d'Arnold contre Québec, en 1775, par J. M. LEMOINE.....	247
Fleur de Lys, par Dlle Thérèse LANDE.....	49	Le martyr de Ste-Philomène, par A. A. PRADIER.....	231	Le Château du Comte de Chambord.....	248
A une Etoile, par T. L.....	49	Aspiration ! par Dlle T. L.....	231	Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie.....	272
A une Rose, sonnet, par T. L.....	49	A une étoile tombante.....	253	Bibaud (Esquisse historique).....	272
Prise de voile, par T. L.....	49	Effets des Pèlerinages à N.-D. de Montcham, en France, par A. A. PRADIER.....	270	Notes historiques sur Napoléon Ier, par Stanislas DRAPEAU.....	300
Les Mijaurées, (Epigramme), par Léon LORRAIN.....	49	Les Espérances ! par Dlle T. L.....	270	Monographies	
Monsieur Faraud, (Epigramme), par Léon LORRAIN.....	50	France ! France ! par J. M. J.....	271	La Cour d'Angleterre (Etude historique), par Victor de VALMONT.....	22, 52
Une boucle de cheveux, par M. J. MARSILE.....	62	Stances à Marie, par l'abbé A. BASSAGET.....	271	Une Note à part sur la Cour d'Angleterre.....	58
L'Ange de la Douleur, par Dlle Thérèse LANDE.....	81	La lampe du sanctuaire, par Dlle T. L.....	298	Saint-Jean-Baptiste, patron du pays.....	223
Anniversaire du Combat de Patay, par Dlle Thérèse LANDE.....	81	Réverie du soir, par ALTAIR.....	298	La Papauté, par J. B.....	343
Souvenir de l'Immaculée Conception, sonnet, par Dlle T. L.....	81	Amusement poétique (Acrostiche), par l'abbé E. A. GIÉLY.....	299	Le Prêtre ! par l'abbé J. M. L.....	344
La Vie, par Léon LORRAIN.....	81	Le Lis des Lis (Chant à Marie), par une Religieuse Trinitaire.....	299	Archéologie	
Le Cloître, par Dlle T. L.....	109	Les Orphelins, par Paul BEAUDRY.....	299	Le Tombeau d'Adam, par A. L. DESAULNIERS.....	18
A quoi songes-tu ? par Léon LORRAIN.....	109	La Naissance du duc de Bordeaux, par Victor Hugo.....	303	Les Fortifications de Rome.....	90
La Croix est le bien des cœurs purs.....	109	A ma chère mère, par A. A. PRADIER.....	314	La Tombe de feu Octave Crémazie, de Québec.....	115
Aspiration, par T. L.....	109	L'Automne, par J. B. CAOUPTE.....	334	Cathédrale de Saint-Jean de Latran.....	151
Le Canada, par Octave CRÉMAZIE.....	109	Amour filial ! par A. A. PRADIER.....	334	Les ruines de la maison de Christophe Colomb, à Calvi (Isle de Corse).....	245
O mon Pays, par L. H. FRÉCHETTE.....	115	Sursum Corda, par J. B. ROUQUET.....	334	Les anciens édifices du Parlement de Québec.....	246
A la mémoire de la vénéré Mère Marie de la Ferre, par A. A. PRADIER.....	124	Hymne à Marie ! par l'abbé A. BASSAGET, professeur au collège de l'Immaculée-Conception, Sommières (Gard).....	345	Un ancien Cimetière, à Paris.....	335
Vision de Crémazie, par ALTAIR.....	125	Le Mondain et le Trappiste, par A. A. PRADIER.....	357	L'Enceinte de Paris, au 13 ^e siècle.....	335
Elans vers Marie, par N. JOUBERT.....	127	Elle ! par ALTAIR.....	359	Obélisque Monolithe.....	335
Un Sonnet, par l'hon. M. MARCHAND.....	127	Les amis disparus, par LAMARTINE.....	359	Lourdes.....	335
Guirlande à Marie ! — Ave Maria, par l'abbé E. A. GIÉLY, de Valence.....	129	Un beau jour d'automne, par MARIE J.....	362	Tombeaux des Bourbons.....	335
Le mois de Mai, par A. A. PRADIER.....	129	L'Ecrin des Demoiselles		Tablette Héraldique	
Réminiscences, par Léon LORRAIN.....	138	Journal de Mlle Anna de LURL. 59, 116, 140, 268, 301		Questions héraldiques à résoudre.....	217
Le cri de l'âme, par Dlle T. L.....	139	Education			
Seule ! par Dlle T. L.....	139	Nouveau Monastère des Ursulines.....	178		
Maman ! par Charles OUMET.....	139	Ecole Normale Laval (section des Ursulines).....	238		
Tempérance ! par A. B. C.....	148	Documents Episcopaux			
La Violette.....	152	Décret de Léon XIII relatif à l'Université Laval.....	152		

Astronomie		Collaboration		Thérapeutique	
	PAGES		PAGES		PAGES
Le passage de Vénus.....	64	Réflexions sur la mort de Garibaldi, par VÉRITAS.....	118	Traitement des fièvres typhoïdes.....	112
Pluralité des Mondes habités.....	147	Les Châtiments Divins, par A. P.....	121	Traitement de la dypthérie.....	113
Tribune Patriotique		J. C. Taché (Souvenir de 1854), par Chas A. GAUVEAU.....	146	Traitement de la coqueluche.....	113
Fête Nationale des Canadiens-Français.....	179	L'Ordre Sacré et Militaire du Saint-Sépulchre.....	218	Traitement de la consommation.....	113
La Saint-Jean-Baptiste à Windsor.....	180	Noces d'Or du Collège de l'Assomption..	219	Bienfaisance	
L'Eglise dans les temps présents.....	214	Convent du Sacré-Cœur (Sault-au-Récollet).....	220	L'Œuvre de l'Orphelinat des Sœurs Grises de Québec.....	148
Nous Espérons!.....	215	Noces d'or du Révd Nazaire N.F. Hébert, curé de Kamouraska, par le Dr N. E. DIONNE.....	369	L'Œuvre de la Sainte-Enfance.....	149
O France! recueille-toi! par T. LANDERT	215	Pèlerinage en Terre Sainte.....	371	Les muets parlent. — Institution des Sourdes-Muettes de Montréal.....	150
Notre-Dame du Saguenay, par J. B. C.....	216	Reproductions		Missions apostoliques.	
Célébration de la fête Saint-Jean-Baptiste, à Ottawa.....	222	Actualité du devoir des hommes de bien, par Ernest HELLO.....	28	S. E. Henri Smeulders, Commissaire-Pontifical au Canada.....	365
Société de Saint-Vincent-de-Paul, (Etude historique sur sa fondation).....	236	Actualité du devoir des hommes de bien au point de vue catholique, par Victor de VALMONT.....	82	Rapport de Mgr Bossé aux Evêques de la province ecclésiastique de Québec touchant la Préfecture Apostolique du golfe Saint-Laurent.....	368
Aux Sociétés Saint-Jean-Baptiste du Canada, par l'abbé PROVANCHER.....	237	La Question Irlandaise.....	189	Recréation	
Biographies		Le Saint-Siège et l'Irlande.....	190	Le langage des Fleurs.....	346
Sir Hugh Allan.....	27	Les Frères jugés par un protestant.....	190	Le langage des Pierres.....	346
Mgr Donnet, Cardinal-Archevêque de Bordeaux.....	61	L'Esclavage au Brésil.....	191	Le langage des Oiseaux.....	346
A. L. Desaulniers, avocat.....	61	Les Bourbons. — Le Comte de Chambord	249	Les Harmonies de la Création.....	346
Sir John A. Macdonald, par Alphonse DESJARDINS.....	91	Mgr de Laval. — Commission formée pour la cause de béatification et canonisation de ce premier Evêque du Canada..	250	Agriculture	
L'Abbé Chabert, professeur de dessin à Montréal, par OCTAVIAN.....	114	Louise Lateau, de Bois-d'Haine.....	255	Guerre à la marguerite blanche.....	253
N. S. P. le Pape Léon XIII, par ADRIEN..	143	Les colons du Lac Mégantic.....	347	La vie des champs.....	269
Sir Chas Tupper, par Chas THIBAUT 172, 203, 239, 273, 307, 336, 362	362	St-Félix de Valois. — St-Damien. — Ste-Béatrix. — St-Côme.....	348	Questions que doit se poser un Cultivateur.....	372
L'hon. John Costigan.....	206	Légendes		La profession du Cultivateur.....	372
Le Comte de Chambord.....	302	L'Arbre de la Croix, par Jules HELLOT.....	20	Nécrologes	
Lord Landsdowne, gouverneur-général du Canada.....	360	Le Tremble.....	124	Charles Ouimet, avocat, employé civil....	93
Madame la Marquise de Landsdowne....	361	L'Heure de la Mort, par Abel HUGO.....	311	M. F. X. Désy, de l'Isle du Pas.....	93
Bibliographie		Voyages		Samuel Benoit, notaire, Ancienne-Lorette.....	160
Vœux de bonne année.....	62	Lettres de M. l'abbé E. FAPARD, curé de Saint-Joseph de Lévis.....	84	Lady Taché, de Montmagny, par LAURENT.....	183
Les Annales de la Bonne Sainte-Anne....	115	Chronique		Louis Veullot, publiciste.....	184
Que va-t-il arriver?.....	115	Conseils aux jeunes filles et aux jeunes gens.....	251	Mgr F. N. Blanchet, Archevêque d'Orégon.....	220
Pénitence! Pénitence!.....	115	L'Inconduite abrutit l'esprit et déprave le cœur.....	252	Le Comte de Chambord.....	275
Paillettes d'Or.....	145	Un aveu.....	252	Joseph Marcoux, de Québec, par J. B. C.....	276
Code de l'Instruction Publique.....	145	Persévérance.....	252	Louise Lateau, la stigmatisée des Bois-d'Haine.....	312
La Question Juive.....	145	Critique		Calixte Labrosse, de St-Eugène.....	314
Nos sympathies.....	146	Napoléon Bonaparte, 1er Empereur, par A. L. DESAULNIERS.....	110	Anniversaire du décès de Dlle Anna Bertrand, de St-Placide.....	315
L'Amour du Cœur de Jésus ou le véritable trésor de l'Âme.....	160, 176	La Vallée de Josaphat, par l'abbé PROVANCHER.....	142	Madame L. B. Demers, de Québec.....	316
N. D. du Perpétuel Secours.....	175	Mélanges		Dlle G. Charlebois, de Rigaud.....	316
The Biographer Illustrated.....	175	La Jeunesse, par MALLAT.....	182	Maximes et Pensées	
Manuel d'Apiculture.....	176	L'Amour des Mères, par Clara LESDEBATS	182	Pensées diverses... 22, 27, 28, 30, 48, 71, 81, 103, 114, 124, 142, 143, 144, 151, 156, 175, 180, 183, 206, 208, 211, 217, 220, 230, 231, 236, 245, 250, 264, 275, 299, 302, 306, 308, 312, 330, 336, 347, 358, 361, 364, 365, 372	
Légendes de Saint-Joseph.....	176	La Femme.....	183	Conseils pour être heureux en ménage... 80	
Les Savoyardes.....	176	Utilité du travail, par M. P.....	243	Bouquet de Pensées.....	80
Fleurs de Juin. — Le Sacré-Cœur de Jésus	178	Variétés		Pensées sur l'agriculture.....	80
Une Œuvre Nationale. — Bibliothèque religieuse et nationale du Canada.....	207	Ordres de chevalerie en Angleterre.....	112	A méditer.....	158
La statue de l'Immaculée-Conception au Cap-Trinité.....	208	Influence de quelques femmes illustres, par Victor de VALMONT.....	124	Le Travail.....	179
François-Xavier Garneau, par Napoléon LEGENDRE.....	243	Conseils d'or. — La langue française.....	138	Réflexion morale.....	214
Le Chansonnier des Familles.....	244	Tempérance		Pensée sur la mort.....	317
La Gaudriole (Recueil de chanson).....	244	Guerre à l'ivrognerie, par Victor de VALMONT.....	157	Informations spéciales	
Mois du Sacré-Cœur de Jésus.....	244			Aux lecteurs et abonnés.....	30, 63, 94, 372
Plan d'Architecture.....	244			Primes exceptionnelles pour 1883. — Grand Concours ouvert aux abonnés 30, 127	
L'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes.....	244			Nos Feuilletons.....	31, 317, 351, 375
L'Album Musical.....	245			Bons Conseils.....	32, 95
L'Annuaire de Marie.....	246			M. Paul Féval.....	63, 94, 126, 159, 188
Sir N. F. Belteau, par Eugène ROUILLARD	254				
L'Histoire des Paroisses.....	255				
La Croix Sanctificatrice et Civilisatrice..	340				
Contes Ironiques de Chas Buet, par le Chevalier G. de CROLLALONZA.....	342				
Noces d'or du Révd Messire Poiré, de Ste-Anne la Pocatière.....	343				
Les Elus se reconnaîtront au ciel.....	364				

Informations spéciales [Suite]	PAGES	Informations spéciales [Suite]	PAGES	Informations spéciales [Suite]	PAGES
Une belle page sur l'esprit catholique de Paul Féval.....	63	Gratifications.....	254, 319, 351	X—Excursion, lundi, à St-Raymond et au lac St-Joseph.....	286
Première Grande Loterie annuelle (1883)	94	Excursion de la Presse d'Ontario et de Québec, en 1883.....	276	Adresse des paroissiens de St-Raymond et présentation de l'adresse des sociétés typographiques de Québec et de Montréal, au lac St-Joseph.....	287
Avis aux Agents de l'Album des Familles	94	I—Arrivée à Montréal.....	277	Fin de l'excursion.—Départ des excursionnistes d'Ontario pour l'Ouest.....	287
Aux Retardataires.....	126, 317, 351, 374	II—Arrivée à Québec.....	278	Galerie nationale de Portraits historiques, politiques et littéraires.....	317, 350, 374
Une décision pénible.....	126	III—Arrivée à la Malbaie.....	279	Grand Concours à tous pour répandre la circulation de l'Album des Familles pour 1884.....	318, 349, 373
Nouveaux Agents.....	126	IV—Arrivée à Chicoutimi.....	279	Deuxième Grande Loterie annuelle (1884)	318, 349, 375
Un Echo du Nord-Ouest.....	126, 159	V—Arrivée au Grand Brûlé.....	281	Honneurs mérités.....	320
La Presse du Canada.....	126	VI—Historique du Saguenay.....	281	Cinquantième anniversaire de la fondation du Sun de New-York.....	320
Erreurs à corriger dans l'Album.....	127	Chicoutimi et ses environs.....	282	Informations aux Zélateurs de l'Album des Familles.....	350, 374
Musique religieuse.....	127, 320	Ville de Chicoutimi.....	282		
Distinction académique.....	127, 224	VII—Arrivée à la Rivière-du-Loup.....	283		
Projet d'un 2e tirage, par loterie en 1883.	158, 187, 253	VIII—Notes historiques sur Fraserville	284		
Société Royale du Canada.....	188	IX—Départ de la Rivière-du-Loup pour Québec.....	285		
Encouragements à l'industrie et aux beaux arts.....	95, 191, 263, 320	Adressés ties citoyens de Québec	285		
Avis aux Maîtres de Poste.....	191, 224	Banquet à l'Hotel Albion.....	286		
		Assistance à la messe, dimanche, à la Basilique.....	286		

Table Alphabétique des Auteurs.

	PAGES		PAGES
ADRIEN.—N. S. P. le Pape Léon XIII.....	143	HUGUET-LATOURE (L. A.)—Le Château Vau-	180
ALTAIR.—Vision de Crémazio.....	125	dreuil, à Montréal.....	230
— La jeune fille et l'ange.....	202	HUOT (P. G.)— <i>In Memoriam</i> !.....	271
— Rêverie du soir!.....	298	J ** (J. M.)—France! France!.....	362
— Elle.....	359	J ** (Mari.)—Un beau jour d'automne.....	127
ANGERS (F. R.)—Noble Patron, etc, (chant	179	JOUBERT (N.)—Elans vers Marie !.....	344
canadien).....	179	L ** (Abbé J. M.)—Le Prêtre !.....	359
B ** (J.)—La Papauté.....	343	LAMARTINE—Les amis disparus.....	215
BASSAGET (Abbé A.)—Stances à Marie !.....	271	LAMBERT (T.)—O France! recueille-toi !.....	49
— Hymne à Marie!.....	345	LANDE (Dlle Thérèse)—Fleur de Lys.....	“
BEAUDRY (Paul)—Les Orphelins.....	299	— A une Etoile.....	“
BÉLANGER (J. A.)—Consolations.....	171	— A une Rose.....	“
C ** (A. B.)—Tempérance !.....	148	— Prise de voile.....	81
CAOULETTE (J. B.)—L'Amitié.....	170	— L'ange de la douleur.....	“
— Le Printemps.....	“	— Anniversaire du combat de Patay.....	“
— Ce que j'aime à voir.....	“	— Souvenir de l'Immaculée-Conception.....	109
— A la Brise.....	“	— Le Cloître.....	“
— Lévis.....	“	— Aspiration.....	139
— Québec.....	“	— Le cri de l'âme.....	“
— Notre-Dame du Saguenay.....	216	— Seule !.....	171
— Joseph Marcoux, de Québec.....	276	— Le Mont Sainte-Victoire.....	“
— L'Automne.....	334	— Notre-Dame de Paris.....	231
GARON (rés Rév. C. O.)—Lettre concernant le	176	— Réverie.....	“
départ de Mgr Lafêche pour Rome.....	109	— Aspiration.....	270
CRÉMAZIE (Octave)—Le Canada.....	342	— L'Espérance !.....	298
CROLLALANZA (Chevalier G. de)—Contes Iro-	18	— La lampe du sanctuaire.....	183
niques par Chas Buet.....	50	LAURENT.—Lady Taché, de Montmagny.....	243
DESAULNIERS (J.)—Le Tombeau d'Adam.....	110	LEGENDRE (Napoléon)—F. X. Garneau, histo-	247
— Le Bon Larron.....	91	rien.....	182
— Napoléon Bonaparte, 1er Empe-	179	LEMOINE (J. M.)—La Campagne d'Arnold contre	49
reur.....	369	Québec, en 1775.....	50
DESJARDINS (Alph.)—Sir John A. Macdonald.....	58	LESDEBAIS (Clara)—L'amour des Mères.....	81
DEROME (F. M.)—Dans ce banquet, etc, (chant	218	LORRAIN (Léon)—Les Mijaurées (Epigramme)	109
national).....	222	— M. Faraud (Epigramme).....	138
DIONNE, (Dr N. E.)—Noces d'or du Rév. Mes-	276	— La vie.....	301
sire N. T. Hébert, curé de Kamouraska.....	300	— A quoi songes-tu ?.....	152
DRAPEAU (Stanislas)—Notes sur la Cour d'An-	230	— Rémiscences.....	153
gletorre.....	84	LURI (Dlle Anna de)—Journal. 59, 116, 140, 268,	153
— L'Ordre sacré et militaire du Saint-	115	LÉON XIII (N. S. P. le Pape)—Décret relatif à	154
Sépulcre.....	17	l'Université-Laval.....	155
— Célébration de la fête Saint-Jean-Bap-	146	MGR E. A. TASCHEREAU.—Mandement concer-	208
tiste à Ottawa.....	129	nant ce décret du Souverain Pontife.....	153
— Excursion de la Presse d'Ontario.....	178	— Mandement sur les sociétés secrètes.....	154
— Notes historiques sur Napoléon Ier.....	299	MGR J. THOS DUHAMEL.—Mandement concer-	155
ESCOPETTE.—Inquiétudes et Chagrins.....	28	nant le décret du Souverain Pontife.....	208
FAFARD (Abbé E.)—Voyage en Europe.....	20	— Recommandations touchant les jour-	153
FRÉCHETTE (L. H.)—O mon Pays !.....	28	naux et livres.....	154
G ** (C. A.)—Episode de 1663.—Le P. Henri	311	MGR ED CHAS FABRE.—Mandement concernant	155
Nouvelle, Jésuite.....	303	le décret du Souverain Pontife.....	155
GAUVREAU (C. A.)—Souvenir de 1854.—J. C.	146	MGR L. Z. MOREAU.—Mandement concernant le	155
Taché.....	129	même sujet.....	155
GIELY (Abbé E. A.)— <i>Ave Maria</i>	178	MGR L. F. LAFLECHÉ.—Mandement concernant	155
— Douleur et Réparation.....	299	le même sujet.....	155
— Amusement poétique (Acrostiche).....	28	MGR ANT. RACINE.—Mandement concernant le	155
GINGRAS (Abbé)—La lampe du sanctuaire.....	20	même sujet.....	155
HELBIG (Jules)—L'Arbre de la Croix.....	28	MGR DOM. RACINE.—Mandement concernant le	155
HELLO (Ernest)—Actualité du devoir des	311	même sujet.....	155
hommes de bien.....	303	MGR JEAN LANGEVIN.—Mandement concernant	155
HUGO (Abel)—L'heure de la mort.....	303	le même sujet.....	155
HUGO (Victor)—La Naissance du duc de Bor-	303	MGR N. G. LORRAIN.—Mandement concernant	155
deaux.....	303	le même sujet.....	155

	PAGES
MGR F. X. BOSSE.—Mandement relatif à la prise de possession de la Préfecture Apostolique du Golfe Saint-Laurent.....	212
— Rapport aux Evêques du Canada touchant la Préfecture Apostolique du Golfe Saint-Laurent.....	368
MALLAT.—La jeunesse.....	182
MANZONI (A.—Les Fiancés..... 8, 41, 72, 103, 161, 193, 225, 257, 289, 321, 353.	
MARCHAND (l'hon. F. G.)—Un Sonnet.....	127
— Hymne aux Martyrs de 1837.....	201
MARSILE (J.)—Une boucle de cheveux	62
MIQUELON (J. Z. C.)—Adieux à la forêt.....	169
MULLOIS (Abbé)—La vie de famille.....	108
OCTAVIEN.—M. l'abbé Chabert, fondateur de, l'Institut National des Beaux-Arts.	114
OUIMET (Charles)—Maman l.....	139
P** (A.)—Les Châtiments divins.....	121
P** (M.)—Utilité du travail.....	243
PRADIER (Alfred Alph.)—A la mémoire de la vénérée Mère Marie de la Ferre	124
— Le mois de Mai.....	129
— Au Sacré Cœur de Jésus.....	179
— Pèlerinages à Ste-Anne de Beaupré ...	202
— Le Martyre de Ste.Philomène.....	231

	PAGES
PRADIER (Alfred Alph.)—Effets des Pèlerinages à N. D. de Montcham, en France.....	270
— A ma chère mère.....	314
— Amour filial.....	334
PROVANCHER (Abbé)—La vallée de Josaphat..	142
— Aux Sociétés Saint-Jean-Baptiste du Canada.....	237
— Pèlerinage en Terre Sainte.....	371
ROBESPIERRE (Max)—Les deux amours.....	171
ROUILLARD (Eugène)—Sir N. F. Belleau.....	254
ROUQUET (J. B.)— <i>Sursum Corda!</i>	334
SAINTE-PIERRE (Bernardin de)—Paul et Virgine..... 1, 33, 65, 99,	130
SULTE (Benj.)—La création de l'homme.....	18
THIBAUT (Charles)—Sir Charles Tupper.....	172
203, 239, 273, 307, 336.	
VALMONT (Victor de)—La Cour d'Angleterre (Etude historique).....	22, 52, 157
— Guerre à l'Ivrognerie.....	157
— Actualité du devoir des hommes de bien au point de vue catholique.....	82
— Influence de quelques femmes illustres.....	124
VERITAS.—Réflexions sur la mort de Garibaldi.	118
VEUILLOT (Louis)—Paroles d'un Croquant.....	185

AU PUBLIC

En fondant cette Publication, en 1876, nous avons voulu apporter notre faible concours à l'édifice religieux et national de notre bien-aimée patrie, en contribuant à l'avancement moral de la grande famille franco-canadienne ; en répandant autant que possible dans ses foyers le goût de la bonne littérature, et par là essayant de détruire l'influence pernicieuse de ces romans séduisants et dangereux, qui inondent déjà que trop nos villes du Canada.

Dans l'*Album des Familles*, comme autrefois dans le *Foyer Domestique*, nous nous sommes toujours efforcé d'opposer la littérature malsaine par des lectures morales ; l'erreur par la vérité ; et de réagir sans cesse contre le mauvais esprit qui, chaque jour, devient de plus en plus envahissant, et qui s'applique par la voie de ses organes anti-chrétiens à répandre la mort spirituelle dans les âmes.

Nous voulons que l'*Album des Familles* devienne le germe d'une petite bibliothèque au sein de la famille, afin qu'en se développant elle fasse le bien autour d'elle.

Il existe aujourd'hui une foule de bibliothèques paroissiales, et de louables efforts sont tentés tous les jours pour en fonder de nouvelles, c'est pourquoi nous avons lieu d'espérer que l'*Album des Familles* sera bientôt reçu dans chaque bibliothèque paroissiale, pour aider à la propagation des bons principes, et nous invitons les esprits éclairés, dans chaque paroisse, à amener ce résultat dans l'intérêt de la bonne lecture.

1883

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

Se ANNÉE.

1er JANVIER 1883.

NUMÉRO 1.

SOMMAIRE

	PAGES.		PAGES.
Littérature.		Légende.	
Paul et Virginie, par Bernardin de St-Pierre.....	1	L'Arbre de la Croix, par Jules HELM.	20
Les Fiancés, par Alex. Monzoni.....	8	Monographie.	
Poésies.		La Cour d'Angleterre (Etude historique):	
La création de l'homme, par Benjamin SULTE.....	18	I.—Levers et Bals..... 22	
Le Secret de Bébé.....	19	II.—La Reine Victoria..... 24	
L'Automne.....	22	Biographie.	
La Lampe du Sanctuaire, par M. l'abbé A. GINGRAS.....	28	Sir Hugh Allan, de Montréal..... 27	
Histoire.		Reproduction.	
Le R. P. Henri Nouvel, ancien missionnaire Jésuite du Canada, par C. A. G.....	17	Actualité du Devoir des Hommes de bien, par 28	
Archéologie.		Maximes et Pensées.	
Le Tombeau d'Adam, par A.-L. DESAULNIERS.....	18	Diverses Pensées..... 22-27-28	
		Informations spéciales.	
		Aux lecteurs..... 30	
		Primes Exceptionnelles de l'Album pour 1883..... 30	
		Nos Feuilletons..... 31	
		Nos Agents..... 32	

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

MUSIQUE POUR TOUT LE MONDE

METHODE INGENIEUSE DE MERRILL,

(DROIT D'AUTEUR ASSURÉ.)

Pour les débuts des enfants et autres dans la culture de la musique. Elle vainc la difficulté d'apprendre les éléments de la musique par un amusement agréable. CETTE NOUVELLE METHODE vous enseigne tout ce qu'il faut savoir sur la portée musicale, les degrés de la portée, les clefs, les notes et les repos, la gamme et les intervalles de la gamme, la location des lettres sur la portée et leur relation avec les clefs de l'instrument. Ceci est très important pour les enfants. Les bémols, les dièses et leur usage. Toutes les différentes clefs, la manière de former les cordes ou les mots de la musique. Elle enseigne les syllabes *Do, Re, Mi*, etc, en chantant. Elle contient un catéchisme complet sur la musique. C'est un *MULTUM IN PARVO*. Tout cela s'apprend quand l'élève s'amuse en jouant des airs familiers. Des personnes n'ayant aucun talent pour la musique peuvent jouer des airs, attendu que le guide est si sûr qu'elles ne peuvent toucher la mauvaise clef. Des directions complètes et quatre morceaux de musique accompagnent la méthode.

Nous avons besoin de 5,000 Agents pour la vente de notre Méthode dans les familles. Un agent actif, homme ou femme, peut gagner \$10 par jour.

Envoyer par la maille \$1.00 à l'adresse de

CHICAGO PIANO CO.,

78 et 80, rue Van Buren,
Chicago, Ill.

Aux Artistes.

Le Gouvernement du Canada a l'intention d'ériger sur le terrain des édifices du Parlement, à Ottawa, une statue en bronze de feu Sir George E. Cartier, de 9 pieds de hauteur.

Les artistes désireux de concourir pour cette statue sont en conséquence invités à fournir des modèles de 2 pieds 3 pouces de hauteur, en même temps qu'une soumission pour la statue en bronze complète.

Une prime de mille piastres sera payé à celui dont le modèle et les conditions seront acceptés.

Les modèles devront être livrés au Ministère des Travaux Publics, le ou avant le premier jour de janvier prochain.

On peut se procurer des copies des conditions, etc, en s'adressant au Commissaire du Canada, No 10, Chambres Victoria, Londres, S. W., Angleterre, ainsi qu'au Secrétaire du Ministère des Travaux Publics, Ottawa, Canada.

F. H. ENNIS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, août 1882.

AUX DIRECTEURS DE CHŒURS.

MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné a l'honneur d'informer MM. les Directeurs, des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Œuvres Musicales de M. L'ABBÉ GRÉLY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec les prix, savoir :

Messe Musicale,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.....Prix : \$0.75.

Harmonies Religieuses,

POUR LES

Saluts du Saint-Sacrement, consistant en Solos, Duos et Chœurs variés, avec accompagnement d'orgue.

Brochure in-8o de 240 pages.....Prix : \$1.50.

Fleurs de Juin,

ou

CHANTS AU SACRÉ CŒUR,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.

Brochure de 120 pages.....Prix : \$1.25.

Le Sacré Cœur de Jésus

Cantate solennelle composée de Solos, Duos et Chœurs variés, (formant sept parties distinctes) avec accompagnement d'orgue.....\$0.75.

Gloire à Marie,

Cantate solennelle à N.-D. de Lourdes, avec Solos, Duos et Chœurs.....Prix : \$0.50.

A la Vierge Immaculée,

Chant solennel, avec Solo, Duo et Grand Chœur
Prix : \$0.40.

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles.

P. O. Boîte 1061, Ottawa.

Seul Agent pour le Canada.

EPILEPSIE

RADICALEMENT GUÉRIE

En faisant usage pendant un mois des célèbres et infailibles **POUDRES** du Dr **GOULARD** contre l'Epilepsie.

Pour convaincre les patients que ces poudres produiront tous les effets que nous leur attribuons, nous leur expédierons par la maille, franc de port, et gratuitement, un échantillon de ce remède. Comme le Dr Goulard est le seul médecin qui ait fait de cette maladie une étude spéciale et comme à notre connaissance des milliers de malades ont été radicalement guéris en faisant usage de ces **POUDRES**, nous garantissons une cure certaine dans tous les cas, **OU NOUS VOUS REMETTRONS VOTRE ARGENT.**

Prix : pour une grande boîte, \$3.00 ou 4 boîtes pour \$10.00, expédiées par la maille dans aucune partie des Etats-Unis ou du Canada, sur réception de l'argent ou par Express C. O. D. Adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St. Brooklyn, N. Y.

LA CONSOMPTION

POSITIVEMENT GUÉRIE.

Toutes personnes atteintes de cette maladie désirant être guéries devraient essayer les célèbres **POUDRES** du Dr **KISSNER**, contre la Consomption.

Ces poudres sont la seule préparation connue qui guérit la Consomption et toutes les maladies de la GORGE et des POUMONS ; à la vérité, par la confiance que nous avons en elles, et aussi pour vous convaincre qu'il n'y a pas de blague, nous enverrons à tout patient, par la maille, franc de port, une boîte gratis.

Nous n'exigeons pas votre argent que vous ne soyez pleinement satisfait de leurs pouvoirs curatifs. Si vous tenez à la vie ne différez pas d'essayer ces **POUDRES**, vu qu'elles vous guériront infailliblement.

Prix : pour une grande boîte, \$3.00 ou 4 boîtes pour \$10.00 expédiées par tous les Etats-Unis ou le Canada, par la maille, au reçu de l'argent, adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St., Brooklyn, N. Y.

Fonderie McShane,

Des célèbres **CLOCHES** et **CARILLONS** pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc.

La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.

S'adresser à

HENRY McSHANE & Cie,

BALTIMORE (MAS.)
Etats-Unis

ABONNEMENT

\$2

PAR ANNÉE

(Payable d'avance)

L'Album des Familles

ANNONCES

Elles seront publiées sur le couvert.
(Voir le tarif à la dernière page.)

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à **Stanislas Drapeau**, Editeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1061, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Littérature.

PAUL ET VIRGINIE

Bernardin de St-Pierre.

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de Paris, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis ; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier de Pamplémousses ; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine ; et, plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau ; un peu sur la droite, le cap Malheureux ; et au delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on

découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui se brisent au loin sur les récifs ; mais au pied même des cabanes on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies, que leurs piétons attirent, peignent souvent les couleurs de l'arc-en ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi ; mais dès l'aurore, ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimais à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étais assis au pied de ces cabanes, et que j'en considérais les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il était, suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en long caleçon. Il marchait nu-pieds, et s'appuyait sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étaient

tout blancs et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut ; et, m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre où j'étais assis. Excité par cet acte de confiance, je lui adressai la parole. " Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont appartenu ces deux cabanes ? " Il me répondit : " Mon fils, ces masures et ce terrain inculte étaient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avaient trouvé le bonheur. Leur histoire est touchante, mais dans cette île, située sur la route des Indes, quel européen peut s'intéresser au sort de quelques particuliers obscurs ? Qui voudrait même y vivre heureux, mais pauvre et ignoré ? Les hommes ne veulent connaître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à personne. — Mon père, repris-je, il est aisé de juger à votre air et à votre discours que vous avez acquis une grande expérience. Si vous en avez le temps, racontez-moi, je vous prie, ce que vous savez des anciens habitants de ce désert, et croyez que l'homme même le plus dépravé par les préjugés du monde aime à entendre parler du bonheur que donnent le bonheur et la vertu." Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circonstances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son front, voici ce que le vieillard me raconta :

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de La Tour, après avoir sollicité en vain du service de France et des secours dans sa famille, se déterminà à

venir dans cette île pour y chercher fortune. Il avait avec lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était également aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province, mais il l'avait épousée en secret et sans dot, parce que les parents de sa femme s'étaient opposés à son mariage, attendu qu'il n'était pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs, et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre ; et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissements fixes. Les effets qu'il avait emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de la patrie. Sa femme, restée à l'île de France, se trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avait ni crédit, ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme après la mort de celui qu'elle avait uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte, dont le terrain était à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce ; mais, cherchant quelque gorge de montagne, quelque asile caché où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers, pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts, comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservait un à madame de La Tour que ne donnent ni les richesses ni la grandeur : c'était une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne et sensible ; elle s'appelait Marguerite. Elle était née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle était chérie, et qui l'aurait rendue heureuse, si elle n'avait eu la faiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage, qui lui avait promis de l'épouser ; mais celui-ci, ayant satisfait sa passion, s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avait laissée enceinte. Elle s'était déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle était née, et à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avait perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avait acquis de quelques deniers empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de La Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite, qui allaitait son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots de sa condition passée et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de madame de La Tour, fut émue de pitié ; et, voulant mériter sa confiance plutôt que son estime, elle lui avoua, sans rien déguiser, l'imprudence dont elle s'était rendue coupable. "Pour moi, dit-elle, j'ai mérité mon sort ; mais vous, madame... vous, sage et malheureuse ! " et elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de La Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit en la serrant dans ses bras : " Ah ! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi, qui vous suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parents "

Je connaissais Marguerite : et, quoique je demeure à une lieue et demie, d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-Longue, je me regardais comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières ; mais dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-là

surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y était un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avait une compagne, je fus la voir pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de La Tour une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle était alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenait, pour l'intérêt de leurs enfants, et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpents. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à peu près égales : l'une renfermait la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de rochers et de ravins, qu'à peine on y peut marcher ; cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux.

Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lièvres de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre ; car dans la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb : quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de La Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot : mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, " afin, me dirent-elles, que nous puissions toujours nous voir, nous parler et nous entr'aider." Il fallait cepen-

dant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvait au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de La Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étaient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre, et sur la propriété de leurs familles. Moi-même, j'ai coupé des palissades sur la montagne ; j'ai apporté des feuilles de latanier des bords de la mer pour construire ces deux cabanes, ou vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas ! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir ! Le temps, qui détruit si rapidement les monuments des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes était achevée, que madame de La Tour accoucha d'une fille. J'avais été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appelait Paul. Madame de La Tour me pria aussi de nommer sa fille conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. " Elle sera vertueuse, dit-elle, et elle sera heureuse. Je n'ai connu le malheur qu'en m'écartant de la vertu."

Lorsque madame de La Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnais de temps en temps, mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, était un noir iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avait de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivait indifféremment sur les deux habitations les terrains qui lui semblaient les plus fertiles, et il y mettait les semences qui leur convenaient le mieux. Il semait du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux ; et, au pied des roches, des giraumonts, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantait dans les lieux secs des patates, qui y viennent très sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café

sur les collines, où le grain est petit, mais excellent ; le long de la rivière, et autour des cases, des bananiers, qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits avec un bel ombrage, et enfin quelques plantes de tabac pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il allait couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches çà et là dans les habitations, pour en aplanir les chemins. Il faisait tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisait avec zèle.

Il était fort attaché à Marguerite ; et il ne l'était guère moins à madame de La Tour, dont il avait épousé la négresse à la naissance de Virginie. Il aimait passionnément sa femme, qui s'appelait Marie. Elle était née à Madagascar, d'où elle avait apporté quelque industrie, surtout celle de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle était adroite, propre et très fidèle. Elle avait soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces habitations, qui était bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfants, et un gros chien qui veillait la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amis, elles filaient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisait à leur entretien et à celui de leurs familles ; mais d'ailleurs elles étaient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchaient nu-pieds dans leur habitation, et ne portaient de souliers que pour aller le dimanche de grand matin à la messe de l'église des Pamplemousses, que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis ; mais elles se rendaient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étaient vêtues de grosses toiles bleues du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique ? Si ces dames avaient un peu à souffrir au dehors, elles rentraient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les

apercevaient de cette hauteur sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouraient jusqu'au bas de la montagne pour les aider à la remonter. Elles lisaient dans les yeux de leurs esclaves la joie qu'ils avaient de les revoir. Elles trouvaient chez elles la propriété, la liberté, des biens qu'elles ne devaient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection.

Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœur, n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Seulement, si d'anciens feux, plus vifs que ceux de l'amitié, se réveillaient dans leur âme, une religion pure, aidé par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vue comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoublait à la vue de leurs enfants, fruit d'un amour également infortuné. Elles prenaient plaisir à les coucher ensemble dans le même berceau. Souvent elles les changeaient de lait. " Mon amie, disait madame de La Tour, chacune de nous aura deux enfants, et chacun de nos enfants aura deux mères." Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur un tronc voisin ; ainsi ces deux petits enfants, privés de tous leurs parents, se remplissaient de sentiments plus tendres que ceux de fils et de fille, de frère et de sœur, quand ils venaient à être changés de soies par les deux amies qui leur avaient donné le jour. Déjà leur mères parlaient de leur mariage sur leurs berceaux, et cette perspective de félicité conjugale dont elles charmaient leurs propres peines, finissait bien souvent par les faire pleurer : l'une se rappelant que ses maux étaient venus d'avoir négligé l'hymen, et l'autre d'en avoir subi les lois : l'une de s'être élevée au-dessus de sa condition,

et l'autre d'en être descendue ; mais elles se consolait en pensant qu'un jour leurs enfants, plus heureux, jouiraient à la fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité.

Rien en effet n'était comparable à l'attachement qu'ils se témoignaient déjà. Si Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie ; à sa vue, il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait on en était averti par les cris de Paul ; mais cette aimable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrit pas de sa douleur. Je n'arrivais point de fois ici que je ne les visse tous jours unis, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des Gémeaux. La nuit même ne pouvait les séparer ; elle les surprenait souvent couchés dans le même berceau, bref, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connaît des caresses plus tendres, ne connaît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt tout ce qui regarde l'économie, la propriété, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étaient toujours suivis des louanges et des baisers de son frère. Pour lui, sans cesse en action, il bêchait le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivait dans le bois ; et si, dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit ou un nid d'oiseaux se présentait à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin.

Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon qu'elle

avait relevé par derrière pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie.

De loin je la crus seule ; et, m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque en entier sous la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes renfermées sous ce jupon bouffant me rappelèrent les enfants de Leda, enclos sous la même coquille.

Toute leur étude était de se complaire et de s'entr'aider. Au reste, ils étaient ignorants comme des créoles et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans des temps reculés et loin d'eux : leur curiosité ne s'étendait pas au delà de cette montagne. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur ile ; et ils n'imaginaient rien d'aimable où ils n'étaient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupaient toute l'activité de leurs âmes. Jamais des sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes ; jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient remplis d'ennui. Ils ne savaient pas qu'ils ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun ; ni être intempérants, ayant à discrétion des mets simples ; ni menteurs, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avait jamais effrayés en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfants ingrats ; chez eux l'amitié filiale était née de l'amitié maternelle. On ne leur avait appris de la religion que ce qui la fait aimer ; et s'ils n'offraient pas à l'église de longues prières, partout où ils étaient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levaient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parents.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une aube qui annonce le plus beau jour. Déjà ils partageaient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçait le retour de l'aurore, Virginie se levait, allait puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil dorait les pitons de cette enceinte, Marguerite et son

fil se rendaient chez madame de La Tour : alors ils commençaient tous ensemble une prière, suivie du premier repas ; souvent ils le prenaient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissait à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles larges, longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développait rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignait dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur âme. Virginie n'avait que douze ans : déjà sa taille était plus qu'à demi formée ; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête ; ses beaux yeux bleus et ses lèvres de corail brillaient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage : ils souriaient toujours de concert quand elle parlait ; mais quand elle gardait le silence, leur obliguité naturelle vers le ciel leur donnait une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyait déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille était plus élevée que celle de Virginie, son teint, plus rembruni, son nez, plus aquilin, et ses yeux, qui étaient noirs, auraient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnaient autour comme des pinceaux, ne leur avaient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paraissait, il devenait tranquille, et allait s'asseoir auprès d'elle. Souvent leur repas se passait sans qu'ils se dissent un mot. À leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc représentant quelques-uns des enfants de Niobé ; mais, à leurs regards qui cherchaient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfants du ciel, pour ces enfants bienheureux dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, et l'amitié par des paroles.

Cependant madame de La Tour, voyant sa fille se développer avec

tant de charmes, sentait augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disait quelquefois : " Si je venais à mourir, que deviendrait Virginie sans fortune ? "

Elle avait en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avait refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de La Tour, qu'elle s'était bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fut réduite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvait, loin de son pays, dénuée de support, et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui était d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivait donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étaient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de La Bourdonnaye dans cette île, madame de La Tour apprit que ce gouverneur avait à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis sans se soucier cette fois d'y paraître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de La Bourdonnaye lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandait à sa nièce qu'elle avait mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin ; que les passions portaient avec elles leur punition ; que la mort prématurée de son mari était un juste châtement de Dieu ; qu'elle avait bien fait de passer aux îles plutôt que de déshonorer sa famille en France ; qu'elle était après tout dans un bon pays, où tout le monde faisait fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissait par se louer elle-même : pour éviter, disait-elle, les suites souvent funestes du mariage, elle avait toujours refusé de se marier. La vérité est qu'étant ambitieuse, elle n'avait voulu épouser qu'un homme de

grande qualité ; mais, quoiqu'elle fût très-riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'était trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutait par post-scriptum que, toute réflexion faite, elle l'avait fortement recommandée, mais, suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré : afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avait calomniée.

Madame de La Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de La Bourdonnaye, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille que par de durs monosyllabes : " Je verrai ... nous verrons... avec le temps... il y a bien des malheureux... Pourquoi indisposer une tante respectable?... C'est vous qui avez tort."

Madame de La Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : " Voilà le fruit de onze ans de patience ! " Mais, comme il n'y avait que madame de La Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre, et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine était-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : " Qu'avons-nous besoin de tes parents ? Dieu nous a-t-il abandonnés ? C'est lui seul qui est notre père. N'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour ? Pourquoi donc te chagriner ? Tu n'as pas de courage.—Et, voyant madame de La Tour pleurer, elle se jeta à son cou et, la serrant dans ses bras :—Chère amie ! s'écria-t-elle, chère amie !—Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes, pressait alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur ; et Paul, les yeux enflammés de colère, criait, serrait les poings, frappait du pied, ne

sachant à qui s'en prendre. A ce bruit Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : " Ah !..... madame !..... ma bonne maîtresse !..... ma mère !..... ne pleurez pas." De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de La Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content : " Mes enfants, vous êtes cause de ma peine ; mais vous faites toute ma joie. O mes chers enfants ! le malheur ne m'est venu que de loin ; le bonheur est autour de moi." Paul et Virginie ne la comprirent pas ; mais, quand ils la virent tranquille, ils sourirent et se mirent à la caresser. Ainsi ils continuèrent tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe de l'église des Pamplémousses ; une négresse maronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : " Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive ; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je suis mon maître, qui est un riche habitant de la Rivière-Noire : il m'a traitée comme vous le voyez." En même temps, elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : " Je voulais aller me noyer ; mais, sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir." Virginie, tout émue, lui répondit : " Rassurez-vous, infortunée créature ! Mangez, mangez ! " Et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : " Pauvre misérable ! j'ai envie

d'aller demander votre grâce à votre maître ; en vous voyant, il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui ? — Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez. »

Virginie appela son frère et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit, par des sentiers au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimperent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toute sorte de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord, l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus, mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui tremblait ainsi que tout son corps en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître, puis elle s'enfuit et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus, et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : « Ma sœur, il est plus de midi : tu as faim et soif : nous ne trouverons point ici à dîner : redescendons le morne et allons demander à manger au maître de l'esclave. — Oh ! non ! mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop de peur. Souviens-toi de ce que dit

quelquefois maman : Le pain du méchant remplit la bouche de gravier. — Comment ferons-nous donc dit Paul ; ces arbres ne produisent que de mauvais fruits ; il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir.

Dieu aura pitié de nous, reprit Virginie ; il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture. « A peine avait-elle dit ces mots qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent et, après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords.

Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut parmi les arbres de la forêt un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger ; mais quoique sa tige ne fut pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments ; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste : autre embarras ; il n'avait point de briquet, et d'ailleurs dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs : avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds ; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche mais d'une espèce de bois différent ; il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et, le faisait rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir du point de contact de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et

d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin ; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet. Cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés ; car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie : « Notre case est vers le soleil du milieu du jour ; il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec trois pitons. Allons, marchons, mon amie. » Cette montagne était celle des Trois-Mamelles (1), ainsi nommée parce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la Rivière Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étaient coule en bouillonnant sur un lit de rochers. Le bruit de ses eaux effraya Virginie ; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa ainsi chargé sur les roches glissantes de

(1) Il y a beaucoup de montagnes dont les sommets sont arrondis en forme de mamelles, et qui en portent le nom dans toutes les langues. Ce sont, en effet, de véritables mamelles, c'est d'elles que découlent beaucoup de rivières et de ruisseaux qui répandent l'abondance sur la terre. Elles sont les sources des principaux fleuves qui l'arrosent, et elles fournissent constamment à leurs eaux, et attirant sans cesse les nuages autour du piton du rocher qui les surmonte, leur centre comme un mamelon. Nous avons fréquemment remarqué ces phénomènes admirables de la nature dans nos études précédentes.

la rivière, malgré le tumulte de ses eaux.

“N'aie pas peur, lui disait-il ; je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avait refusé la grâce de son esclave, je me serais battu avec lui.—Comment ! dit Virginie, avec cet homme si grand et si méchant ? A quoi t'ai-je exposé ! Mon Dieu ! qu'il est difficile de faire le bien ! il n'y a que le mal de facile à faire.”

Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur, et il se flattait de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là ; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : “Mon frère le jour baisse ; tu as encore des forces, et les miennes me manquent ; laisse-moi ici, et retourne seul à notre case pour tranquilliser nos mères.—Oh ! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ce bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un palmiste, tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri.” Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieil arbre penché sur le bord de la rivière de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc ; elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang ; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chauffer. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois ; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil, qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avait plus

d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais ; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles, mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées ; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil ; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le brament des cerfs qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force : “Venez, venez au secours de Virginie !” Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : “Virginie !... Virginie !”

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propres à allumer du feu. Il sentit alors par son expérience toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : “Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh ! j'ai été bien imprudente ! Et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : “Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous.”

A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. “C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur qui vient le soir tuer des cerfs à l'affût.” Peu après les aboiements du chien redoublèrent, “Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case : oui, je reconnais sa voix ; serions-nous si près d'arriver au pied de notre montagne ?”

En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de

caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue, qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens : “O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétude, comme elles ont été étonnées quand elles ne vous ont plus retrouvés au retour de la messe, où je les accompagnais ! Marie, qui travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allais, je venais autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre (1), je les ai fait flairer à Fidèle, et sur le champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas ; il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là où j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse marronne, et qu'il vous avait accordé sa grâce ! Mais quelle grâce ! Il me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied à un billot de bois, et avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle, toujours quêtant, m'a mené sur le morne de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de toute sa force : c'était sur le bord d'une source, auprès d'un feu qui fumait encore. Enfin, il m'a conduit ici : nous sommes au pied de la montagne des Trois-Mamelles, et il y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. Allons, mangez et prenez des forces.” Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grandealebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : “Oh ! qu'il est difficile de faire le bien !” Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du

(1) Ce trait de sagacité du noir Domingue et de son chien Fidèle ressemble beaucoup à celui du sauvage Towénisa et son chien Oniath, rapporté par M. de Crèvecoeur, dans son ouvrage plein d'humanité, intitulé : *Lettres d'un cultivateur américain*.

feu, et, ayant cherché dans les rochers un bois tortu qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau, qu'il alluma, car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher ; leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. "Où est le temps, leur disait-il, où je vous portais tous deux à la fois dans mes bras ? Mais maintenant, vous êtes grands, et je suis vieux." Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : "Bons petits blancs, n'ayez pas peur ; nous vous avons vus passer ce matin avec une négresse de la Rivière-Noire ; vous alliez demander sa grâce à son mauvais maître : en reconnaissance, nous vous rapporterons chez vous sur nos épaules." Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules ; et Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions ; Virginie, attendrie, disait à Paul : "O mon ami ! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense."

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient : "Est-ce vous ? mes enfants ?" Ils répondirent avec les noirs : "Oui, c'est nous !" Et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie qui venaient au-devant d'eux avec des tisons flamboyants. Malheureux enfants, dit Mme de La Tour, d'où venez-vous ? dans quelles angoisses vous nous avez jetés !—Nous venons, dit Virginie, de la Rivière-Noire, demander la grâce d'une pauvre esclave marronne, à qui j'ai donné ce matin le déjeuner de la maison,

parce qu'elle mourait de faim ; et voilà que les noirs marrons nous ont ramenés." Mme de La Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler ; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit : "Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert !" Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait : "Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action !" Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois en leur souhaitant toutes sortes de prospérités.

Chaque jour était pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie ni l'ambition ne les tourmentaient. Elles ne désiraient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue, et qu'ôte la calomnie ; il leur suffisait d'être à elle-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étaient ignorés ; seulement, quand un passant demandait, sur le chemin des Pamplemousses, à quelques habitants de la plaine : "Qui est-ce qui demeure là haut dans ces petites cases ?" ceux-ci répondaient, sans les connaître : "Ce sont de bonnes gens ;" Ainsi des violettes sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avaient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté : car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchants et de vivre avec les méchants si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenaient que des moyens de faire du bien à tous en général ; et, quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avaient une volonté perpétuelle qui les remplissait, toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la

solitude, loin d'être sauvages, elles étaient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissait point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissait de ravissement et de joie. Elles admiraient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avaient répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les grâces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissants.

(A continuer.)

— 000 —

LES FIANCÉS.

PAR

ALEXANDRE MANZONI.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

Max Desnoyers.

CHAPITRE PREMIER.

Le bras du lac de Côme qui se dirige vers le midi présente tantôt l'aspect d'un fleuve, tantôt celui d'un lac, selon que les hautes montagnes qui le bordent se rapprochent ou s'éloignent. Un pont réunit les deux rives à l'endroit où le lac prend la forme d'un fleuve, sous le nom de l'Adda, pour redevenir lac un peu plus loin. Deux monts dominent l'Adda : *San Martino* et *Il Resegone* ; ce dernier ainsi nommé en dialecte lombard, à cause des nombreuses dentelures qui courent sa crête et lui donnent une sorte de ressemblance avec une scie. Les bords de l'Adda, sillonnés par les torrents qui descendent des montagnes, sont embellis par des villas, des bois, des vignobles, des hameaux et des bourgs. Lecco, l'un des plus importants, donne son nom à tout le territoire environnant. C'était, au moment où se passaient les événements que nous allons raconter, un gros bourg possédant un château fortifié et une garnison espagnole, au grand déplaisir des paysans, dont les champs et les vignes ne se ressen-

taient que trop de ce voisinage de maraudeurs.

Le 7 novembre 1628, vers la chute du jour, don Abbondio, curé d'un village avoisinant Lecco, revenait chez lui par un des sentiers qui serpentent sur la montagne. C'était un homme d'une soixantaine d'années, petit et trapu, d'une physiologie placide et bonne. Il lisait son bréviaire et s'interrompait de temps en temps pour jeter un regard autour de lui, lorsque, arrivé au détour du sentier, il se trouva face à face avec deux hommes apostés de chaque côté d'une petite chapelle dédiée aux âmes du purgatoire. L'aspect de ces hommes ne pouvait laisser aucun doute sur leur condition. C'étaient des *bravi*.

Cette espèce d'hommes, assassins à gages, entièrement disparus aujourd'hui, était alors florissante en Lombardie, malgré les édits rigoureux rendus contre eux par les gouverneurs de Milan, et continuait à jeter l'effroi dans tout le pays. Aussi le pauvre curé, en les apercevant, s'arrêta-t-il terrifié.

— Seigneur curé ! dit l'un d'eux en le fixant dans les yeux.

— Qu'y a-t-il répondit don Abbondio.

— Vous voulez, reprit l'autre, marier demain Renzo Tramaglino avec Lucia Mondella ?

— Oui, répondit don Abbondio en tremblant. Mais en quoi cet acte de mon ministère ?...

— Hé bien ! dit le bravo, en baissant la voix, mais d'un ton terrible, ce mariage ne doit se faire ni demain ni jamais.

— Mais, répliqua don Abbondio, de quel droit me commandez-vous ?...

— Allons donc ! interrompit le bravo. Si la chose pouvait se décider en bavardant, vous nous mettriez dans le sac... Nous n'en savons et ne voulons en savoir davantage... Un homme averti... vous m'entendez ?...

— Mais, seigneurs, vous êtes trop raisonnables...

— Le mariage ne se fera pas ! interrompit le bravo qui n'avait pas encore parlé, il ne se fera pas ou... (et ici un blasphème) celui qui le fera n'aura pas le temps de s'en repentir. (Et d'autres blasphèmes)

— Chut ! chut ! reprit le premier orateur, le seigneur curé est un homme du monde, il sait vivre... Nous sommes d'honnêtes gens, nous ne lui voulons aucun mal, pourvu qu'il soit prudent... Seigneur curé, l'illustre seigneur don Rodrigo, notre maître, vous offre son respect.

Ce nom fut pour le pauvre curé comme l'éclair qui illumine momentanément la tempête, et qui, en laissant voir ses désastres, en accroît la terreur !

— Et, reprit le bravo, qu'il ne vous échappe pas une parole de l'avertissement que nous vous donnons... Ce serait comme si vous faisiez le mariage !... Que voulez-vous que nous disions à l'illustre seigneur don Rodrigo ?

— Mes respects... Oui, disposé à lui rendre avec obéissance mes respects...

En prononçant ces paroles d'une manière presque inintelligible, don Abbondio n'avait pas conscience de ce qu'il disait ; mais les bravi le prirent dans le sens d'un acquiescement à l'ordre de leur maître.

— Très-bien, très-bien ! seigneur curé... bonne nuit, dit l'un des deux, et il partit avec son compagnon en chantant un refrain impie.

Don Abbondio, qui eût tout fait la minute d'avant pour éviter les bravi, eût alors donné un de ses yeux pour les retenir et pouvoir s'expliquer. Mais en voyant l'impossibilité où il était de se faire entendre d'eux, il se remit en marche aussi vite que ses jambes tremblantes le lui permirent.

A l'époque dont nous parlons, les lois lombardes, malgré leur multiplicité, étaient insuffisantes pour protéger les individus, et l'iniquité était organisée d'une manière formidable. De cet état de choses était né le besoin de se liguier, de former des corporations pour se défendre. Le clergé, la noblesse, les marchands, les artisans étaient autant de petites oligarchies où chacun trouvait la protection qu'il eût vainement demandée aux lois. Toutefois, dans les campagnes, les forces étaient très-inégaux, et souvent l'homme riche et méchant, accompagné d'une bande de bravi, jetait l'effroi avec impunité parmi ceux qu'il eût dû soutenir.

Don Abbondio, on peut aisément s'en douter, n'était pas né avec un cœur de lion ; c'était un esprit craintif et pusillanime. Cependant il s'était aperçu de bonne heure que, n'étant ni riche, ni noble, ni valeureux, il serait dans la société telle qu'elle était organisée, comme un pot de terre cheminant au milieu d'une multitude de pots de fer. Alors il s'était imaginé, dans son bon cœur, que la douceur, l'esprit de conciliation, la charité chrétienne et l'obéissance aux supérieurs étaient des moyens sûrs d'avoir la paix et de la donner aux autres. En conséquence, il ne heurtait jamais personne de front, évitait soigneusement toute discussion, ne voulait jamais entendre un mot contre le prochain, et avait pour principe arrêté que, dans presque toutes les occasions, gagner du temps pouvait tout sauver.

Maintenant, lecteur, vous pouvez vous figurer les angoisses du bon curé, marchant vers sa maison. — "Si Renzo, disait-il, voulait m'écouter et retarder son mariage ?... Mais quelles raisons lui donner pour l'y engager ?... Oui, quelles raisons ?... Renzo, un vrai agneau lorsqu'il n'est pas touché, deviendra furieux au premier mot de retard !... D'ailleurs, je ne puis retarder sans parler... et parler ne serait-ce pas tout gâter ?... Oh ! malheureux que je suis !..." Et don Abbondio se remémora combien de fois il avait défendu, contre ce qu'il croyait être des calomnies, ce don Rodrigo qui le mettait dans une si cruelle position ?... Que ses pensées étaient différentes aujourd'hui et que de grand cœur il maudissait le scélérat dont toutes les horreurs passées n'étaient rien à côté de ses odieux projets sur la pauvre Lucia et son fiancé et sur lui curé !... Et tout en roulant mille et mille fois ces pensées dans sa pauvre tête, il arriva au presbytère.

— Perpetua ! Perpetua ! s'écria-t-il en se dirigeant vers sa petite salle à manger.

Perpetua était la fidèle servante du curé ; servante dévouée, qui, sous toutes les apparences de l'obéissance, régenteait son maître. Dès qu'elle aperçut don Abbondio :

— Miséricorde ! qu'avez-vous, seigneur curé ?

—Rien ! rien ! répondit-il en se laissant tomber sur son fauteuil.

—Comment rien ? Voulez-vous me faire croire cela, accablé comme vous l'êtes ?... Pour Dieu ! quelle aventure vous est arrivée ?

—Oh ! pour l'amour du ciel ! quand je dis rien, c'est rien... Je ne puis dire...

—Pas même à moi ?... Et qui prendra soin de vous, si ce n'est moi ?... Et qui vous donnera un bon conseil ?...

—Oh ! quand je dis rien, c'est quelque chose que je ne puis dire ! Taisez-vous, par pitié !

—Et vous voulez que je croie qu'il ne vous est pas arrivé quelque chose d'horrible ?... Voulez-vous donc que j'aille m'enquérir à l'un et à l'autre de ce qui est arrivé à mon maître ?

Et Perpetua regardait don Abbondio d'un air suppliant, comme si elle eût voulu lui tirer son secret des yeux.

—Pour l'amour du ciel, point de bavardages ! il y va de notre vie à tous !

—De notre vie ?

—Oui, de notre vie !

—Vous savez pourtant, seigneur curé, que quand vous me confiez quelque chose, jamais...

—Oui, oui : témoin cette fois que...

Perpetua vit qu'elle prenait une mauvaise route.

—Seigneur curé, dit-elle, mon bon maître, vous connaissez mon attachement, mon respect pour vous ! Si je vous demande votre secret, c'est, vous voyant si malheureux, pour vous secourir, vous aider de mes faibles avis...

Don Abbondio, dans sa fiévreuse agitation d'esprit, commençait à éprouver le besoin de confier ses craintes presque autant que Perpetua de les connaître. Aussi céda-t-il promptement à ses sollicitations, après lui avoir fait jurer le secret sur sa ténébreuse aventure. Lorsqu'il arriva, dans son récit, au nom de Rodrigo, Perpetua s'écria :

—Miséricorde ! oh ! le brigand ! l'homme sans crainte de Dieu ! Cela surpasse tout !...

—Taisez-vous ! voulez-vous nous faire tuer tous ?

—Mais nous sommes seuls, mon

pauvre maître ; on ne peut nous entendre. Qu'allez-vous faire ?...

—Ah ! dit Abbondio, que vais-je faire ? Hélas ! je me le demande !...

—J'aurais bien un avis à vous donner ; mais...

—Mais quoi ? Voyons, voyons !...

—Mon avis serait que, puisque tout le monde dit que notre archevêque est un saint et un homme puissant qui soutient ses prêtres et n'a nulle peur des méchants seigneurs ni de leurs bravi, vous devriez lui écrire une belle lettre, pour l'informer de ce qui se passe.

—C'est là votre conseil, Perpetua ?... Mais ne voyez-vous pas que notre saint archevêque préviendrait de suite le gouverneur, et ne savez-vous pas que les scélérats comme je vois qu'est ce don Rodrigo se moquent du gouverneur autant que de notre vénérable archevêque !!! Qu'arriverait-il ?... Au premier mot, la dévastation de ma pauvre paroisse ! des scènes de carnage ! Non, non ; il vaut mieux attendre.

—Attendre n'est pas un remède, seigneur curé, et lorsqu'on aperçoit des gens disposés à se laisser manger la laine sur le dos, c'est alors...

—Pas un mot de plus, Perpetua !... Je vais prier Dieu qu'il m'éclaire, a demain nous verrons...

Et don Abbondio se retira dans sa chambre, après avoir de nouveau exigé de Perpetua le silence éternel sur leur entretien.

CHAPITRE DEUXIÈME

On raconte que le prince de Condé, la nuit qui précéda la journée de Rocroy, dormit profondément ; mais d'une part c'était un héros, et de l'autre son plan de bataille était arrêté et ses moindres dispositions prévues. Le pauvre don Abbondio ne savait qu'une chose, c'est que le lendemain serait un jour de combat, mais ses moyens de défense étaient nuls. Aussi sa nuit, loin d'être calme, fut-elle des plus tourmentées. Il formait des projets qu'il rejetait dès qu'il s'y arrêtait.

—Que faire ? se disait-il, me confier à Renzo ? non...

—Que pas un mot ne vous échappe, a dit le bravo, sinon ! "

" J'ai même, peut-être, eu tort de confier à Perpetua ce dangereux secret... mais alors comment amener Renzo non à rompre son mariage, le ciel me préserve de cette pensée, mais à le retarder ?... Car tout est là... gagner du temps..."

" Qu'! m'accorde quelques jours, et j'arrive à l'époque de prohibition pour les mariages ; alors nous aurons deux mois devant nous, et, d'ici deux mois, bien des choses peuvent surgir. Oui, il faut amener Renzo à retarder de quelques jours son mariage ; le salut est là... nous évitons la vengeance que ce démon ne manquerait pas de faire tomber sur les têtes innocentes des pauvres fiancés et sur toute ma paroisse."

Et don Abbondio, se berçant de ces consolantes suppositions, finit par s'endormir. Mais quel sommeil ! quels rêves !...

Bravi, don Rodrigo, Renzo, poursuites par les sentiers qui se dérobaient sous ses pieds, rochers croulants sur sa tête, fusillades, etc., etc., telles furent les images qui troublèrent son repos et que le réveil dissipa, mais pour faire place à une réalité non moins pénible, l'arrivée de Renzo !...

Il se présenta dès la première heure tout joyeux et croyant toucher au moment de son bonheur.

Lorenzo (Renzo par abréviation) Tramaglino, devenu orphelin dès son adolescence, avait alors vingt ans ; il exerçait le métier de fleur de soie, profession qui, pour être moins lucrative que dans les temps passés, l'était assez néanmoins pour faire vivre à l'aise un ménage d'ouvriers ; de plus, Renzo possédait un champ qu'il cultivait aux jours de chômage, et puis, du moment où il avait pensé à épouser Lucia, il était devenu économe. Renzo était donc dans d'excellentes conditions pour entrer en ménage.

Il parut devant don Abbondio en habit de gala, plumes au chapeau, poignard à beau manche dans la poche de son haut-de-chausses et le sourire sur les lèvres ; sourire, hélas ! qui contrastait cruellement avec l'accueil tristement contraint du pauvre curé.

Me voici, seigneur, venant vous demander l'heure pour nous rendre à l'église, dit Renzo.

—De quel jour voulez-vous parler ?

—Comment : ne vous rappelez-vous pas que c'est fixé pour aujourd'hui ?...

—Aujourd'hui ! répliqua don Abbondio, qui ne trouva plus aucune des raisons qui paraissaient si péremptoires quelques heures avant ; eh bien ! mon pauvre Renzo, cela ne se peut pas aujourd'hui.

—Aujourd'hui, cela ne se peut pas ! à cause ?...

—D'abord, je ne suis pas bien (certes il ne mentait pas), et puis...

—Et puis, seigneur curé ?

—Des difficultés...

—Des difficultés ! mais quelles difficultés peut-il y avoir ? ne me tenez pas ainsi sur la corde.

—Ah ! Renzo, il faudrait que vous fussiez à ma place pour savoir Tenez, mon cher enfant, il s'agit d'empêcher de grands malheurs sur Lucia... sur vous... sur nous tous... Attendez un peu, je vous le demande au nom du ciel.

—Attendre ! interrompit brusquement Renzo ; que signifie cela ?

—Prenez patience, mon cher ami ; quelques jours ne sont pas l'éternité !... C'est votre curé qui vous supplie... Plus tard, je vous direz tout... attendez quelques jours.

—Combien ?

—Me voici au bout ! pensa don Abbondio, et il dit :—Dans une quinzaine je ferai en sorte...

—Quinze jours ! ah ! voilà du nouveau ! On a fait tout ce que vous avez voulu, vous avez fixé le jour, le jour arrive... et vous venez me dire d'attendre quinze jours ! Quinze jours ! reprit-il d'une voix colère en brandissant son poing en l'air.

—Allons, allons, interrompit don Abbondio en lui prenant la main, calmez-vous, au nom de Dieu ! je tacherai dans huit jours...

—Et Lucia, que lui dire ?

—Que j'obéis à des circonstances indépendantes de ma volonté, pour le bien de tous.

—Et les discours du monde ?

—Jetez tout sur moi, Renzo ! Une semaine est bien vite passée.

—Et il n'y aura plus d'empêchements ?

—Quand je vous affirme !

—Eh bien, j'aurai de la patience... une semaine... Mais retenez bien ceci : passé ce temps, je ne me paierai plus de paroles.

Renzo fit à don Abbondio un

salut moins respectueux que d'habitude et sortit.

Pour la première fois, il s'achemina tristement vers la demeure de sa fiancée. Il repassait dans son esprit ce colloque étrange avec don Abbondio, d'ordinaire si bon, si affectueux, et qui osait à peine le regarder en face pendant qu'il lui tenait ce discours incohérent. Quel mystère y avait-il là-dessous ? Il avait envie de retourner l'interroger de nouveau, lorsque apercevant Perpetua devant lui il l'appela.

—Bonjour, Perpetua. Triste journée, hélas !... J'avais espéré que nous la passerions ensemble plus gaiement.

—Mais Dieu veut, mon pauvre Renzo !

—Perpetua, faites moi le plaisir de me dire ce que signifient les raisons embrouillées que le seigneur curé vient de me débiter ? Pourquoi ne veut-il pas nous marier aujourd'hui ?...

—Oh ! croyez-vous que je sache les secrets de mon maître ?

—Allons, ma bonne Perpetua, vous sommes amis, dites-moi ce que vous savez, aidez un pauvre garçon !...

—Mauvaise chose que de naître pauvre, mon cher Renzo !

—C'est vrai, reprit-il, mais ce n'est pas cette raison qui fait agir votre maître.

—Écoutez, Renzo, je ne puis rien dire, parce que je ne sais rien, mais ce que je puis vous assurer, c'est que mon maître ne veut pas vous faire du tort, ni à vous, ni à personne ; ce n'est pas sa faute.

—Alors à qui donc la faute ? demanda Renzo affectant un air indifférent, mais le cœur suspendu aux lèvres de Perpetua...

—Quand je vous dis que je ne sais rien !... Mais pour défendre mon maître, je puis parler ! Cela me fait mal de l'entendre accuser de vouloir peiner quelqu'un ! Pauvre homme ! s'il pêche c'est par trop de bonté !... Mais dans ce monde il y a des prépotenti, des hommes sans crainte de Dieu !

—Prépotenti !... hommes sans crainte de Dieu !... Voyons, Perpetua, qui est-ce ?

—Ah ! vous voudriez me faire parler ? Non, je ne dirai rien... je ne sais rien... Quand je dis que je ne sais rien, c'est tout comme...

J'ai juré... vous me mettriez à la torture que vous ne tireriez rien de ma bouche... Adieu ; je perds mon temps !

Et elle s'éloigna à la hâte.

Lorsque Renzo l'eut perdue de vue, il rétrograda vers le presbytère et entrant précipitamment dans la salle où se tenait don Abbondio :

—Quel est ce prépotente ? s'écria-t-il de la voix d'un homme résolu à obtenir la vérité par tous les moyens.

—Quoi ? quoi ? balbutia le pauvre curé devenu blanc comme un linge, et s'élança d'un saut vers la porte.

Mais Renzo, plus alerte, s'y précipita et mit la clef dans sa poche.

—Ah ! ah ! vous parlerez seigneur curé ! Ah ! tout le monde sait mes affaires excepté moi ! Quel est-il cet homme ?...

—Renzo, par charité, songez à ce que vous faites ! Pensez à votre âme !

—Je pense que je veux savoir ce nom de suite !

Et, ce disant, il mit instinctivement la main sur le manche de son poignard.

—Miséricorde ! s'écria don Abbondio.

—Je veux savoir !

—Qui vous a dit ! murmura le curé.

—Non ! non ! plus de questions, parlez de suite.

—Vous voulez donc notre mort à tous ?

—Je veux savoir ce qui me regarde.

—Mais je ne puis...

—Parlez donc ! s'écria Renzo avec une énergie menaçante.

—Jurez-moi, Renzo, de ne répéter à...

—Je vous jure, interrompit Renzo de faire un malheur, si vous ne parlez pas de suite !

—Don Rodrigo !... s'écria le pauvre curé en frissonnant.

—Ah ! le chien ! hurla Renzo... Et qu'a-t-il fait ? qu'a-t-il dit pour...

—Vous me demandez ce qu'il a fait ? dit don Abbondio en soupirant.

Et il raconta l'entrevue avec les bravi, les terribles menaces, etc., etc., et voyant que ces paroles augmentaient encore le courroux de Renzo :

—Voilà, dit-il, ce que je voulais éviter !

—Vous m'avez forcé à vous rendre un beau service... en m'arrachant cette affreux secret ! J'aurais tout arrangé avec de la patience, de la douceur. Ah ! Renzo, qu'avez-vous fait ?... Jurez-moi au moins que vous vous tairez, pour l'amour du ciel.

—Je puis avoir eu tort, répondit Renzo en remettant la clef dans la serrure.

Don Abbondio le regardait faire et disait :

—Jurez !

Excusez-moi, je puis avoir eu tort ! dit Renzo en se disposant à sortir.

—Jurez ! répéta don Abbondio en lui saisissant les mains.

—Je puis avoir eu tort, dit encore Renzo en se dégageant.

Et il partit à toutes jambes, laissant le pauvre curé dans un état de perplexité facile à concevoir, jusqu'au retour de Perpetua, qui, ne se doutant de rien, subit en arrivant une avalanche de questions et de reproches qu'elle repoussa verbeusement, et dont je fais grâce au lecteur. Nous ajouterons seulement que son maître, après lui avoir défendu de sortir, seul moyen de l'empêcher de parler, se mit au lit avec un violent accès de fièvre.

Cependant Renzo marchait d'un pas rapide vers sa maison. Il était possédé d'une véritable frénésie et sentait une sorte de besoin de faire quelque chose de terrible ! Car les oppresseurs, les méchants, ne sont pas seulement coupables du mal qu'ils font par eux-mêmes, mais encore de la perversion qu'ils jettent dans l'âme de leurs victimes.

Ainsi Renzo était un jeune homme paisible ; son caractère loyal lui eût fait repousser avec indignation la seule idée d'un piège, et dans ce moment, il ne rêvait qu'homicide et trahison ! Il eût voulu courir chez Rodrigo, l'égorger, se repaître de la vue de son sang ! Mais, hélas ! la maison du *prepotente* était comme une forteresse gardée par ses bravi ou personne d'inconnu ne pénétrait !... Il se figurait alors qu'armé de son fusil il allait s'embusquer derrière une haie pour attendre le scélérat... Le voici !... il le met en joue... lâche la détente de son fusil... Il

tombe ! Quelle joie féroce, d'assister à son agonie !... de lui lancer une suprême malédiction... puis de s'enfuir à la frontière !...

Et Lucia ?

A peine ce nom se fut-il présenté à son esprit que ses visions sangui-naires s'évanouirent !... Il redevint lui-même et se rappela les derniers avis de ses parents... il pensa à Dieu, à la sainte Vierge, aux saints ! Il se souvint du bonheur qu'il avait tant de fois éprouvé à se sentir le cœur pur de fautes !... Il se souvint aussi de l'horreur qu'il avait toujours ressentie au récit d'un crime !... et il remercia Dieu de n'avoir été homicide qu'en pensée !

Mais qu'allait-il faire ?

Comment parvenir à épouser Lucia malgré ce puissant seigneur ? Qu'allait-elle dire, elle qui l'attendait pour se rendre à l'église ?... Tout à ces pensées, Renzo avait dépassé sa maison et se trouvait devant celle de Lucia. Une petite fille le vit.

—L'époux ! l'époux ! s'écria-t-elle.

—Chut ! chut ! Bettina, écoute-moi ! Va dire à Lucia, à l'oreille, qu'il faut que je lui parle de suite.

Et quelques minutes après Lucia, descendant de sa chambre, arriva toute parée de ses atours de noce. Ses cheveux noirs s'enroulaient derrière sa tête en nattes traversées par de longues épingle d'argent placées à distances égales et formant comme les rayons d'une auréole, coiffure qui encore aujourd'hui est celle des paysannes milanaises. Elle avait un collier de grains de grenats alternés en grains d'or, un beau corset de brocart à ramages avec les manches séparées et attachées avec de riches rubans ; un jupon court de bourre de soie monté à petits plis autour de la taille ; des bas rouges et des pantoufles brodées. Et, pour rehausser cette parure, une beauté modeste, embellie par une joie pudique, donnait à sa physionomie un charme pénétrant. Dès qu'elle aperçut Renzo, elle fut saisie d'un pressentiment douloureux.

—Qu'y a-t-il ? dit-elle.

—Ah ! Lucia, tout est bouleversé ! on ne veut pas nous marier !

Et Renzo raconta brièvement l'histoire de la matinée. Quand

Lucia entendit le nom de don Rodrigo, elle s'écria :

—Jusqu'à ce point, mon Dieu !

—Vous savez donc quelque chose ? dit Renzo.

—Que trop ! répondit Lucia toute tremblante.

—Que savez-vous ?

—Ah ! ne me faites pas parler... Je cours chercher ma mère... il faut congédier nos amies qui sont là-haut !

Tandis qu'elle s'éloignait, Renzo murmura :

—Pourquoi ne pas m'avoir averti ?

Lucia l'entendit.

—Ah ! pouvez-vous penser que ce ne fût pas pour le bien que j'ai gardé le silence ?

La bonne Agnès, mère de Lucia, s'empressa de descendre ; Lucia retourna près des amies réunies dans la chambre haute, et leur expliqua le retard mis à la célébration du mariage par une indisposition du seigneur curé. Elles s'en furent, et quelques-unes d'entre elles passèrent chez don Abbondio pour savoir ce que c'était que cette maladie venue si subitement.

—Une grosse fièvre, répondit Perpetua de sa fenêtre.

Et cette triste parole coupa court aux conjectures qui commençaient à naître dans la cervelle des bonnes dames.

CHAPITRE TROISIÈME

Lucia rentra dans la salle du rez-de-chaussée pendant que Renzo finissait de mettre Agnès au courant des événements malheureux de la matinée. Tous deux, malgré leur affection pour Lucia, éprouvaient quelque dépit du secret qu'elle leur avait caché et étaient impatientes d'obtenir les éclaircissements qu'elle leur devait. Aussi Agnès ne put s'empêcher de dire à sa fille :

—N'avoir pas confié à sa mère une chose aussi importante !

—Oh ! je vais tout vous dire, répondit Lucia en essayant ses yeux avec son tablier.

—Parle, parle.

—Parlez, parlez ! dirent ensemble la mère et le fiancé.

—Sainte Vierge ! s'exclama Lucia, qui aurait cru que les choses arriveraient à ce point ?

Et, d'une voix brisée par les larmes, elle raconta que revenant, il y a peu de temps, de la filature et s'étant trouvée en arrière de ses compagnes, don Rodrigo avait passé près d'elle avec un autre seigneur et lui avait tenu des propos malhonnêtes qu'elle n'avait pas écoutés, et elle avait hâté le pas ; qu'alors elle avait entendu l'autre seigneur rire et s'écrier en même temps que don Rodrigo : " Parions ! " que le jour suivant elle les avait rencontrés au même endroit, elle était avec une de ses compagnes et Rodrigo avait dit :

— Nous verrons ! nous verrons !...

— Par la grâce de Dieu ! continua Lucia, ce jour était le dernier des travaux de la filature ; je racontai de suite...

— A qui as-tu raconté ? demanda Agnès, non sans ressentir une légère colère en entendant parler d'un confident qui lui avait été préféré.

— Au Père Cristoforo, maman, en confession, répondit Lucia avec un doux accent d'excuse. Je lui ai tout raconté la dernière fois que nous sommes allées ensemble au couvent ; et, si vous vous le rappelez, ce matin-là, je ne finissais pas de partir, espérant que quelques autres personnes viendraient du même côté que nous, car depuis cette rencontre les chemins me faisaient peur.

Au nom révérend du Père Cristoforo, Agnès s'était apaisée.

— Tu as bien fait, dit-elle ; mais pourquoi ne pas tout dire à ta mère ?

Lucia avait pour cela deux bonnes raisons : la première, de ne pas inquiéter sa mère d'une chose à laquelle la bonne dame ne pouvait remédier ; la seconde, c'est qu'elle craignait les propos répétés de bouche en bouche, et enfin elle espérait que son mariage mettrait fin à cette persécution. Bien entendu, elle n'allégua que la première de ces raisons.

— Et, dit-elle, en se tournant vers Renzo d'un ton d'amical reproche, devais-je vous parler de cela ? Hélas ! vous ne le savez que trop aujourd'hui !

— Et que t'a dit le Père ? demanda Agnès.

— Il m'a dit qu'il fallait hâter notre mariage, et jusque-là ne

sortir qu'avec prudence et bien prier Dieu ; et qu'il espérait que, ne me voyant plus, cet homme ne penserait plus à moi. Ce fut alors que je m'efforçai, poursuivit-elle sans oser lever les yeux sur Renzo, de vous engager à presser notre union, au risque de passer pour une déhontée ! Qu'avez-vous dû penser de moi ?... Mais je suivais le conseil du Père Cristoforo !... et ce matin encore, je tenais pour certain...

Ici les paroles de Lucia furent interrompues par un torrent de pleurs.

— Ah ! coquin ! ah ! damné ! ah ! assassin ! s'écria Renzo en parcourant la chambre à grands pas et saisissant son couteau à chaque instant.

— Ah ! quel embarras, bon Dieu ! s'exclamait Agnès.

Le jeune homme s'arrêta devant Lucia avec un regard empreint de tendresse et de désespoir.

— C'est, dit-il avec rage, la dernière infamie que fera cet assassin !

— Ah ! Renzo, non, pour l'amour du ciel ! non, non, pour l'amour du ciel !... il y a un Dieu pour les pauvres ; comment voulez-vous qu'il nous aide si nous faisons le mal ?...

— Non, non, pour l'amour du ciel ! répétait Agnès.

— Renzo, dit Lucia avec un air d'espoir et de résolution calme, vous avez un métier, moi aussi ; eh bien ! allons-nous en loin d'ici, que cet homme n'entende plus parler de nous.

— Ah ! Lucia, nous ne sommes pas mariés ! le curé voudra-t-il nous donner un certificat d'état libre ? Ah ! si nous étions mariés ! oh ! alors...

Lucia se remit à pleurer et tous trois restèrent silencieux dans un abattement qui contrastait avec leurs habits de fête.

— Ecoutez, mes enfants, dit Agnès au bout de quelques instants, je suis venue au monde avant vous et je puis me vanter de le connaître. Il ne faut pas s'effrayer ; le diable n'est pas aussi noir qu'on le fait. Les écheveaux ne nous paraissent si embrouillés que parce que nous ne savons pas en trouver le bout. Mais la parole d'un homme qui a étudié... Je sais ce que je veux dire... Faites ceci,

Renzo ; allez à Lecco, voyez le docteur Azzecca-Garbugli (1), racontez lui, mais prenez garde de l'appeler ainsi, c'est un surnom... vous direz : M. le docteur... j'ai oublié son nom !... je ne puis me le rappeler ! tout le monde le nomme ainsi... enfin vous demanderez ce docteur, grand, sec, pelé, qui a le nez rouge et une envie de framboise sur la joue.

— Je connais de vue, dit Renzo.

— Eh bien ! continua Agnès, voilà un maître, un homme ! J'en ai vu plus d'un empêtré comme un poussin dans de l'étope et ne sachant où donner de la tête ; je les ai vu après une heure passée avec le docteur Azzecca-Garbugli (sur-tout prenez garde de le nommer ainsi) je les ai vus, dis-je, rire de ce qui les tourmentait une heure avant. Prenez ces quatre chapons, pauvres petits ! auxquels je devais tordre le cou pour le banquet de dimanche ; portez-les lui. Il ne faut jamais l'aborder les mains vides ! Racontez lui ce qui est arrivé, et vous verrez qu'il vous dira sur le bout du doigt des choses qui ne nous viendraient pas dans l'esprit, quand nous y penserions des années entières !

Renzo approuva cet avis, Lucia de même, et Agnès, toute fière de l'avoir donné, tira l'un après l'autre les quatre chapons de leur cage, réunit les huit pattes comme si elle eût fait un bouquet, les serra avec une ficelle et les mit dans la main de Renzo, qui, après avoir reçu quelques paroles d'encouragement, sortit par une petite porte dérobée, afin de n'être pas vu des enfants qui n'auraient pas manqué de courir après lui en courant :

— L'époux ! l'époux !

Il traversait les champs et s'en allait par les sentiers, frémissant en songeant à sa disgrâce et ruminant le discours qu'il allait faire au docteur Azzecca-Garbugli ; il joignait les gestes aux pensées, et l'on peut s'imaginer ce que les pauvres volailles eurent à souffrir, la tête en bas, secouées violemment par un homme en colère.

Renzo, en arrivant au bourg, fut vite renseigné sur la demeure du docteur. En entrant dans la maison, il fut saisi de cette timidité qu'é-

(1). Cherche-chicane.

prouvent les pauvres gens sans instruction devant un seigneur ou un savant, et il oublia tous les discours qu'il avait préparés ; mais il reprit courage en regardant les chapons, et accostant la cuisinière il les lui remit en demandant si le Seigneur docteur pouvait le recevoir. Elle étendit la main pour prendre les chapons, en personne habituée aux cadeaux de ce genre. Le docteur survint au moment où elle disait :

—Donnez-moi ça, et passez à l'étude.

—Renzo fit une grande salutation au docteur, qui dit avec bonté :

—Venez, mon fils, entrez à l'étude.

Cette étude était une grande chambre sur trois côtés de laquelle se trouvaient appendus les portraits des douze Césars ; de grandes étagères remplies de vieux livres occupaient le quatrième côté ; une table surchargée d'assignations, de suppliques, de requêtes, d'exploits, était au milieu de la pièce ; trois ou quatre chaises, un vieux fauteuil en bois sculpté recouvert en peau de vache en mauvais état complétaient le mobilier. Le docteur avait une vieille robe d'avocat qui lui avait servi autrefois lorsqu'il allait à Milan plaider des causes importantes.

Il ferma la porte et dit :

—Mon fils, dites-moi votre cas.

—Je voudrais vous parler en confidence.

—Je vous écoute, dit le docteur.

Et il s'assit dans son fauteuil.

Renzo, debout devant la table, faisant tourner machinalement son chapeau dans ses mains, reprit :

—Je voudrais savoir de vous, qui êtes savant...

—Dites la chose comme elle est, interrompit le docteur.

—Excusez-moi, nous autres pauvres gens ne savons pas bien parler... Je voudrais savoir de vous qui êtes savant...

—Bonnes gens, vous êtes tous de même ! Au lieu de raconter les choses, vous interrogez, parce que vous avez déjà votre projet en tête.

—Excusez, seigneur docteur, je voudrais savoir si quand on menace un curé pour qu'il ne fasse pas un mariage on est puni ?

—Oh ! oh ! compris ! dit le

docteur qui n'avait absolument rien compris. Oh ! compris !

Et subitement sa figure prit un air de compassion sérieuse :

—C'est une grave affaire, mon garçon... Vous avez bien fait de venir à moi ; c'est un cas clair comme le jour, prévu par cent ordonnances. Et, tenez, dans une ordonnance du seigneur gouverneur actuel, l'année dernière... Je vais vous la faire voir.

Et, quittant son fauteuil, il plongea les mains dans le chaos de papiers qui encombraient la table.

—Où diable est-elle ?... Nous avons besoin d'avoir tant de choses sous la main !... Mais elle doit être là... C'est une ordonnance très importante... Ah ! la voici !

Il la déploya, prit un air plus sérieux, regarda la date et dit :

—“ Du 15 octobre 1627 ! ” Oui, c'est bien de l'année dernière ! ordonnance toute fraîche ! ce sont celles qui font le plus peur !...

Savez-vous lire, mon fils ?

—Un peu, seigneur docteur.

—Bien, suivez-moi de l'œil et vous verrez.

Et, tenant l'ordonnance élevée et déployée, il lut, passant certains passages et accentuant d'autres selon le besoin de la cause.

—Où est-ce donc ? Ah ! voici ! écoutez ! “ Et pour commencer par les actes tyranniques, l'expérience ayant démontré que plusieurs, dans les villes et les campagnes, entendent-vous ? se livrent à des concussions, oppriment de mille manières, contraignent par la violence... Où est-ce donc ? Ah ! j'y suis, écoutez ? —à faire, ne pas faire tels mariages...” hein ?

—C'est mon cas, dit Renzo.

—Écoutez ! écoutez ! il y a encore autre chose, puis nous verrons la peine... “ à porter ou ne pas porter de témoignages... que celui-ci quitte le lieu qu'il habite, etc., etc. ” Tout cela ne nous regarde pas... ah ! si ! attendez ! A ce qu'un prêtre ne fasse pas ce à quoi son ministère l'oblige... ” Hein ?

—On jurerait que cette ordonnance a été faite pour moi ! dit Renzo.

—Écoutez encore : “ et autres violences du fait de feudataires, de nobles, de bourgeois et bas peuple. ” Nul n'y échappe ; ils y sont tous,

comme dans la vallée de Josephat. À présent, écoutez la peine : “ Bien que tous ces méfaits soient déjà prohibés par des lois, etc., etc. Néanmoins la nécessité se faisant sentir de rigueurs nouvelles, etc., il soit, procédé par les juges ordinaires, etc., à des peines pécuniaires et corporelles depuis les galères jusqu'à la mort. Petites bagatelles ! Et voyez les signatures : “ Gonzalo Fernandez de Cordova. ” Plus bas “ Platonus ” et encore “ Vidit. ”

Rien n'y manque.

Pendant que le docteur lisait, Renzo suivait de l'œil, cherchant à bien saisir le sens de cette ordonnance, en laquelle il espérait ; et le docteur le voyant attentif, mais nullement effrayé, n'était pas peu surpris.

—Ce doit être quelque coquin fieffé, quelque bravo de profession !

—Ah ! dit-il, vous avez donc fait tailler votre toupet ? C'est prudent. Mais, cependant, puisque vous venez vous mettre entre mes mains, c'était inutile. Votre cas est grave, mais vous ne savez pas ce dont je suis capable à l'occasion.

Pour comprendre ces paroles du docteur, il faut savoir que les bravi et autres malfaiteurs portaient un long toupet qu'ils rabattaient sur leurs visages lorsqu'ils voulaient éviter d'être reconnus ; et bien que les ordonnances enjoignissent, sous peine d'amende, de raser les toupets, ils étaient restés le signe distinctif des bravi : d'où était venue l'habitude de les désigner indifféremment sous le nom de *toupet* ou de bravi.

—En vérité, dit Renzo, et foi d'honnête garçon, je n'ai de ma vie porté de toupet !

—Nous ne ferions rien, reprit le docteur avec un sourire malicieux et impatient, si vous n'aviez pas confiance en moi ; celui qui cache quelque chose au docteur est un sot qui dira tout au juge ! Si vous voulez que je vous vienne en aide, il faut me dire tout comme à confesse... d'abord me nommer la personne de qui vous avez la commission. Ce doit être un personnage. Dans ce cas, j'irai moi-même le trouver ; je ne lui dirai pas, naturellement, que je sais qu'il vous a donné mandat de venir ici ; non, je lui dirai que je viens implorer sa protection pour un pauvre jeune

homme calomnié, et je prendrai, de concert avec lui, les mesures pour mener l'affaire à bonne fin. Vous comprenez bien qu'en se sauvant il vous sauvera... Si c'est au contraire vous qui êtes en jeu dans cette affaire, je vous sauverai également..... J'en ai sauvé bien d'autres ! pourvu, entendons-nous, que vous n'ayez pas été offenser un personnage ! Je vous tirerai d'affaire, avec un peu de frais, entendons-nous ! Il faut me nommer la personne offensée, et selon sa condition, sa qualité et son humeur, on verra si l'on ne pourrait la tenir en échec par nos protections, ou lui susciter quelques affaires criminelles et lui mettre la *puce à l'oreille* ; car, pour qui sait manier les ordonnances, nul n'est coupable !... nul n'est innocent !...

“ Pour le curé, si c'est un homme sensé, il se mettra à l'écart ; s'il a la tête près du bonnet, on verra... De toutes mauvaises affaires, on peut se tirer, mais il faut un homme habile... Car votre cas est sérieux !... très sérieux !..... et si la chose se devait décider entre la justice et vous... vous ne seriez pas blanc ! Je vous parle en ami ; il faut payer vos sottises... si vous voulez sortir de ce mauvais pas, la chose est faisable avec de l'argent et de la confiance pour qui vous parle en ami..... et surtout de l'obéissance dans tout ce que je vous dirai de faire.”

Pendant que le docteur répandait ce flot de paroles, Renzo le regardait avec admiration ; mais lorsqu'il eut compris l'erreur qui régnait entre eux, il s'écria :

—Oh ! seigneur ! comment m'avez-vous compris ? mais c'est la chose au rebours !... Je n'ai menacé personne. Vous pouvez demander dans mon village si je fais de ces choses ?..... Dieu merci ! je n'ai jamais eu de démêlé avec la justice !... La coquinerie, c'est à moi qu'elle a été faite ! et je viens à vous pour me faire rendre justice. Je suis, ma foi ! bien heureux d'avoir vu cette ordonnance.

—Diable ! s'écria le docteur en écarquillant les yeux, quels bavardages me faites-vous ? vous êtes tous de même... il vous est impossible de dire les choses clairement.

—Mais faites excuse, vous ne m'en avez pas laissé le temps ; je vais tout vous dire.

Et Renzo reprit d'une voix émue :

—Je devais me marier aujourd'hui avec une jeune personne à qui je parle (1) depuis cet été..... et aujourd'hui, comme je vous ai dit, était le jour convenu avec le seigneur curé ; tout était arrangé. Puis, au moment, le seigneur curé me met en avant des raisons singulières... des raisons... pour ne pas vous impatienter, je vous avoue que je l'ai fait chanter et il m'a avoué qu'il avait reçu ordre, sous peine de la vie pour nous, de ne pas bénir notre mariage. Ce scélérat de don Rodrigo.....

—Ah ! interrompit le docteur en fronçant le sourcil, tandis que son nez devenait écarlate et que sa bouche se tordait ; ah ! ah ! faites de ces contes à d'autres qu'à moi... ne venez pas étourdir les oreilles d'un homme sérieux !..... vous ne savez pas ce que vous dites Je ne me compromets pas avec des fous..... je ne veux pas de caquetages, de propos insensés.....

—Je vous affirme.

—Allez-vous-en..... Je n'ai que faire de vos serments..... Ça ne me regarde pas..... Je me lave les mains de tout cela.....

Et il se frottait les mains comme si réellement il se les lavait.

—On ne vient pas ainsi surprendre un honnête homme !

Renzo eut beau répéter :

—Mais écoutez, écoutez !

Le docteur criait toujours le poussant vers la porte, puis l'ouvrit et rappela sa servante :

—Rendez à cet homme ce qu'il vous a donné. Je ne veux rien de lui, rien.

C'était la première fois que cette femme recevait du docteur un ordre semblable ; mais il lui était donné si énergiquement qu'elle remit les quatre malheureuses volatiles à Renzo, qui voulut faire des cérémonies pour les reprendre. Mais le docteur fut inexorable et Renzo dut se remettre en route, accompagné des victimes refusées, pour aller raconter son inutile expédition à Lucia et à sa mère.

Celles-ci pendant son absence avaient quitté tristement leurs habits de fête pour revêtir ceux

des jours de travail, Lucia en sanglotant, Agnès en soupirant. Quand cette dernière eut bien parlé des grands effets qu'on devait espérer des conseils du docteur, Lucia dit qu'il serait bon de tâcher de se procurer d'autres secours, et que le Père Cristoforo non-seulement était capable d'un bon conseil, mais qu'il savait prêter son assistance au pauvre monde et qu'il faudrait aviser à lui faire savoir ce qui se passait.

—Sûrement, dit Agnès.

Et elles se mirent à en chercher les moyens. Car pour aller elles-mêmes au couvent, distant d'environ deux milles, elles ne s'en sentaient pas le courage ; et d'ailleurs c'eût été imprudent en un pareil jour. Pendant qu'elles passaient les différents partis à prendre, une voix basse prononça distinctement : “ Deo gratias ! ”

—Ah ! c'est le frère Galdino dirent les deux femmes, et aussitôt rentra un frère capucin quêteur portant une besace sur l'épaule gauche.

—Le Seigneur soit avec vous dit-il, je viens pour la quête des noix.

Va prendre les noix pour les Pères, dit Agnès.

Lucia, au moment de quitter la chambre, se retourna vers sa mère, et sans que le frère Galdino pût le voir, elle la regarda avec supplication, en mettant le doigt sur ses lèvres en signe de secret.

Le frère quêteur dit :

—Je croyais que le mariage était pour aujourd'hui ; et il m'a paru voir dans le village une certaine animation. Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

—Le seigneur curé est malade et il faut différer, répondit vivement Agnès. Et comment va la quête ? dit-elle pour changer la conversation.

—Pas bien, pas bien, bonne dame ; tout est là.

Et ce disant il leva sa besace de dessus son épaule et en fit sauter dans ses mains le contenu.

—Tout est là ! et pour cette abondance il m'a fallu heurter à dix portes !

—L'année est mauvaise, frère Galdino, et quand on est obligé de mesurer le pain on ne peut guère avoir la main ouverte pour le reste !.....

(1) Parler à une fille : se dit d'une jeune fille qu'on recherche en mariage.

—A cela, il y a un remède, bonne dame : l'aumône ! Vous connaissez le miracle des noix qui eut lieu dans un de nos couvents de la Romagne ?

—Non vraiment, racontez-nous cela.

—Vous saurez que dans ce couvent nous avions le Père Macario, un saint ! Un jour d'hiver, il passait près du champ d'un de nos bienfaiteurs et il le vit qui faisait déraciner un grand noyer ; les racines étaient déjà découvertes.

—Que faites-vous à ce pauvre arbre ? dit le Père Macario.

—Hé ! mon père, il ne veut plus donner de noix !

—Lai-sez-le, dit le Père, et vous aurez cette année plus de noix que de feuilles.

—Père Macario, dit le maître, la moitié de la récolte sera pour le couvent.

Et il ordonna de sauver l'arbre. La prédiction se réalisa et tout le monde vint voir à l'automne l'arbre couvert de noix. Mais notre bienfaiteur ne put accomplir sa promesse, car il alla avant la récolte recevoir là-haut la récompense de sa charité. Le miracle n'en fut que plus grand, ainsi que vous allez le voir !

Le brave homme avait un fils d'un caractère opposé au sien. Or donc, lorsque le frère quêteur se présenta au moment de la récolte pour recevoir la moitié promise par le père, le fils eut l'air d'ignorer ce que cela signifiait et dit :

—Je n'ai jamais ouï dire que les capucins fissent des noix.

—Or, écoutez ceci : un jour que ce garnement avait invité ses amis à venir faire une orgie chez lui, il leur raconta au dessert l'histoire du noyer en se moquant des Pères, et les mena au grenier pour voir l'énorme tas de noix :

—Regardez, dit-il.

Mais lui-même regarde, et que voit-il ? un énorme tas de feuilles sèches !.... Est-ce un miracle ?.... Aussi le bruit s'en répandit-il, et de tous côtés il nous vint tant de noix qu'un de nos bienfaiteurs, touché de compassion pour le frère quêteur, fit cadeau au couvent d'un âne pour porter les noix ; et l'on fit tant d'huile que nous pûmes en donner à chacun selon ses besoins ; car nous sommes comme la mer, qui reçoit l'eau de toutes parts

pour ensuite la distribuer aux fleuves.

Ici Lucia reparut avec son tablier tellement plein de noix qu'elle avait peine à le porter. Le Père Galdino les introduisit dans la besace en se confondant en remerciements et en souhaits.

Agnès regardait Lucia avec mécontentement. Celle-ci répondit par un coup d'œil qui voulait dire : Je me justifierai, et, rappelant le frère qui était déjà sorti :

—Je voudrais vous demander un service, frère Galdino. Veuillez dire au Père Cristoforo que j'ai grand besoin de lui et qu'il me fasse la charité de venir tout de suite, tout de suite, car nous ne pouvons aller à l'église !

—Il ne se passera pas une heure que votre désir ne soit accompli.

—J'y compte, mop frère.

—Soyez-en assurée.

Et il partit plus chargé et plus content qu'il n'était venu.

En voyant une pauvre jeune fille demander le Père Cristoforo sans plus de cérémonie, et le frère accepter la commission sans difficulté, il ne faut pas imaginer que ce Père Cristoforo fût un moine sans importance : c'était au contraire un religieux des plus considérés de son ordre et de toute la contrée. Mais telle était la condition des capucins que rien ne leur semblait trop bas ni trop élevé. Servir le grand et le petit ; entrer dans le palais et dans la chaumière ; demander l'aumône et la faire, étaient des choses habituelles aux capucins. Ils trouvaient sur leur chemin le prince qui baisait respectueusement le bas de leur robe et le jeune débauché qui l'éclaboussait. Le nom de *frate* (moine) était l'objet du respect et celui du mépris ; et les capucins subissaient plus que les autres ordres ces fortunes contraires. Ne possédant rien, professant spécialement l'humilité, ils étaient placés à portée de la vénération et en butte aux insultes qu'une telle condition attire de la part des hommes.

—Tant de noix dans une année pareille !—s'écria Agnès après le départ du frère Galdino.

—Pardonnez, maman, mais si nous avions fait une aumône médiocre, frère Galdino aurait eu pour longtemps à quêter avant que sa besace fût pleine, et Dieu sait, une

fois au couvent s'il se fût rappelé ma commission au milieu de tous les bavardages qu'il est forcé d'entendre.

—C'est bien pensé ! et puis la charité porte toujours un bon fruit, dit Agnès, qui malgré quelques petits défauts avait un cœur excellent et se fût jetée au feu pour sa chère fille, son unique affection.

En ce moment entra Renzo ; d'un air colère et mortifié, il lança sur la table les infortunés chapons. Ce fut leur dernière étape pour ce jour-là.

—Beau conseil que vous m'avez donné ! dit-il à Agnès ; vous m'avez envoyé chez un honnête homme, qui est d'un grand secours aux pauvres gens ! !

Et il raconta sa consultation chez le docteur. Agnès, consternée d'un résultat si peu prénu, voulut entreprendre de prouver à Renzo qu'il s'y était mal pris, et que son conseil était bon... Mais Lucia interrompit ces contestations en annonçant qu'elle espérait trouver une meilleure assistance. Renzo accueillit avec empressement cet espoir.

—Mais, dit-il, si le Père n'y peut rien, je trouverai moyen, moi !

—Paix, patience, prudence, dit Lucia, et demain le père Cristoforo viendra ; il nous donnera un remède dont nous, pauvres gens, n'avons pas même l'idée.

—Espérons, dit Renzo, mais je saurai me faire raison, si l'on ne me la fait ! Dans ce monde, il y a une justice finalement !

Pendant toutes les péripéties que nous venons de raconter, la nuit était venue.

—Bonsoir ! dit tristement Lucia à Renzo qui ne pouvait se décider à s'en aller.

—Bonsoir ! répondit-il encore plus tristement.

—Quelque saint nous aidera, répliqua Lucia ; soyons prudents et résignés !

Agnès ajouta de sages conseils au pauvre fiancé qui s'en alla, la tempête dans le cœur, répétant toujours ces paroles étranges : " Dans ce monde finalement il y a une justice ! " tant il est vrai qu'un homme exalté par la douleur ne sait plus ce qu'il dit.

(A Continuer.)

Histoire

ÉPISODE DE 1663.

LE R. P. HENRI NOUVEL.

JESUITE.

Qu'il est doux d'écouter
des histoires, des histoires
du temps passé.

Alfred de VIGNY.

I

Il y a plus de deux siècles, l'église était encore à son berceau au Canada. Mais comme il n'y avait pas sur notre sol libre d'empereurs romains pour la forcer à descendre dans de nouvelles catacombes, elle se développa avec une force dont on ne peut trouver le secret que dans la divinité de son établissement. Et quels obstacles alors se dressaient de partout comme des barrières infranchissables ? Le pauvre missionnaire voyait s'élever devant lui des difficultés énormes à soulever. Pas de communication, si ce n'est par la voie dangereuse de notre fleuve. Incertitudes dans ses recherches à travers les forêts, poursuivant la conquête des âmes au risque même de sa propre vie. Mille et un dangers à courir dans ces solitudes, livré à toutes les intempéries des saisons, à ses propres forces et loin de tout secours. Mais qu'importait à un missionnaire tous ces obstacles ? Ils devaient se fondre devant son zèle et son amour pour les âmes comme ces brouillards du matin que le soleil dresse devant lui en les fonettant pour ainsi dire de ses rayons. Le Missionnaire ne voyait qu'une chose : des âmes à sauver et non le froid, les privations, les misères, l'éloignement, la solitude, les tortures et la mort même. C'est là en grande partie le secret de l'extension de l'église sur tous les points de ce continent.

2

môlgré les difficultés que les missionnaires trouvaient à chaque pas. Oh ! qu'ils seraient étonnés nos bons missionnaires d'alors s'il leur était permis de contempler les résultats de leurs travaux apostoliques ! Un grain de sénévé, ils l'ont pour ainsi dire mis en terre ; ils l'ont arrosé de leurs sueurs et souventes fois de leur sang ; ils ont veillé avec un soin jaloux à sa naissance, et quand les premiers rameaux ont commencé à s'étendre, ils ont disparu pour faire place à d'autres. Aujourd'hui ce grain de sénévé est devenu un arbre puissant que les haines du siècle et les fureurs de l'enfer ne réussiront pas à déraciner.

Voici certains faits qui donneront une idée de notre église primitive ; c'est en feuilletant les *Relations des Jésuites* que je tombai sur le sujet qui nous occupe présentement. Enfant de l'Isle-Verte, j'aime et j'aimerai toujours à raconter tout ce qui touche de près ou de loin à ma paroisse. Tout le monde aime son pays, ses légendes et ses coutumes et chacun aime le lieu de sa naissance et tout ce qui s'y rattache. C'est pourquoi je viens offrir aux lecteurs indulgents ces quelques lignes historiques qui ne sont pas sans intérêt.

II

En 1663, l'Isle Verte qu'il ne faut pas confondre avec l'Isle Verte (terre ferme) n'était qu'un endroit de pêche et de chasse connu des sauvages seuls. Pourtant on voit aux *Relations des Jésuites* que le Père Gabriel y avait déjà fait des courses apostoliques qui s'étaient bornées à l'île, sans aller au delà, et cela avant l'année 1663. Néanmoins la civilisation et la religion y étaient encore à l'état d'enfance. L'Isle Verte, en face de Tadousac, où vivaient bon nombre de français avec le missionnaire, devait ressentir les effets de ce voisinage. En effet l'Isle Verte attira l'attention de la *Robe Noire*, comme disaient les sauvages, et bientôt elle devint un petit centre que le missionnaire aimait à visiter. Comme tous les centres assez importants, elle eut ses commencements. Les voici. Écoutons le Père Henri Nouvel

raconter lui-même les impressions de son voyage à l'Isle Verte.

Mon R, Père,

Je prie V, R. avec tous nos Pères et Frères que j'embrasse *in visceribus Jesu Christi*, de m'aider à remercier Dieu des grâces que nous avons reçues de sa bonté pendant notre hivernement.

Étant partis de Québec le 19 novembre avec deux français, notre hôte et quelques autres sauvages, nous arrivâmes à l'Isle Verte le 24 du même mois. Nous trouvâmes en cette Isle tous nos Sauvages, tant Papinachois que d'autres nations qui faisaient en tout soixante et huit. Ils s'étaient renfermés dans un fort de pieux, en suite de la découverte qu'ils avaient faite d'un grand cabanage d'Iroquois sur le bord de la grande rivière. Cette petite navigation de six jours ne fut pas sans beaucoup de dangers. Le mauvais temps nous ayant obligés de nous retirer dans une petite Islette, nous y fûmes deux jours ; nos pilotes y eurent bien de la peine à y conserver notre chaloupe. Nous voyant en danger d'arrêter bien longtemps dans ce poste, à raison des glaces et du vent contraire qui ne discontinuait pas, nous eûmes tous recours à Dieu, et nous étant mis sous la protection de Jésus, Marie et Joseph, à peine eûmes-nous achevé notre prière, que d'abord le temps changea ; notre sauvage qui craignait beaucoup, nous cria en même temps : *Pousitan*, embarquons ! Nous eûmes un temps favorable jusqu'aux approches de l'Isle Verte où notre chaloupe ayant donné contre une roche, nous nous vîmes bien prêts de la mort.

Dieu eut compassion de nous et nous fûmes tous consolés de voir que la chaloupe, quoique très mauvaise, eût résisté à ce coup, capable d'en faire périr une qui aurait été beaucoup plus forte. La nuit nous ayant surpris en cet endroit, nous ne laissons pas de continuer notre route, nous n'étions qu'à une demi lieue de l'Isle Verte. Alors notre chaloupe fut battue de vents si rudes qu'elle s'entrouvrait par le devant. Ce fut à ce coup que nous nous disposâmes tout de bon à la mort, et nous étant résignés à la volonté de

Dieu je fis vœu de dire trois messes à l'honneur de la Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph et de réciter tous ensemble, pendant 9 jours, le chapelet. Notre crainte fut changée en une espérance si forte, que n'appréhendant point dans la continuation des mêmes dangers, nous arrivâmes heureusement au port. Nous nous sommes arrêtés dix jours à l'Isle Verte, pendant lesquels j'ai administré les cérémonies du baptême à six enfants de divers âges dans une petite chapelle qu'on y dressa. J'ai baptisé avant mon départ, un capitaine Papinachois qui savait ses prières et que je trouvais si bien disposé par des grâces particulières dont Dieu l'avait prévenu, que je crus être obligé de ne plus différer, nous voyant dans le danger des froquois ; on lui donna le nom de François Xavier.

Ce bon néophyte m'a raconté qu'étant gravement malade dans les bois, Dieu lui avait fait voir si sensiblement les feux de l'enfer où ceux qui ne prient pas brûleront éternellement, et qu'ensuite il lui avait si bien montré le chemin du Paradis, qu'il trouvait parmi les chrétiens, que depuis ce temps-là il avait toujours prié et qu'il avait en horreur les invocations du démon, que ses compatriotes faisaient dans son pays. En vérité Dieu l'a doué d'un bon jugement et d'un bon naturel. Il m'a protesté toujours qu'il ne quittera jamais la prière. Il a sept enfants mâles, tous baptisés ; sa femme l'est aussi il y a longtemps.

Avant que de quitter ce premier poste, Dieu voulut avoir les prémices du troupeau qu'il me donnait en garde, ayant appelé au ciel une petite fille de mon hôte, que le Père Gabriel avait baptisée. Cette mort affligea beaucoup le père et la mère et toute la parenté. Dieu les consola dans leur perte par la ferme croyance qu'ils ont qu'elle est au ciel : ils l'invoquent tous les jours afin qu'elle les aide auprès de Dieu."

III

Qu'on se figure ce pauvre missionnaire offrant le saint sacrifice de la messe sous une humble chapelle, au bord des eaux. Du

haut des falaises vous avez à vos pieds le fleuve géant qui roule ses flots amers ; là bas, à l'horizon, les Laurentides, et en face Tadousac où reluit son humble clocher. C'est l'automne ; les bois n'ont plus que des voix tristes et lugubres : c'est le mois des morts. Partout la vie semble s'éteindre sous un souffle mortel. Mais franchissez le seuil de la pauvre tente où le missionnaire officie. L'air est attiédi par les quelques flambeaux d'écorce et de résine qui brillent près de l'autel brut ; des soupirs, des mots de prières s'élèvent de cette assemblée de sauvages naguère farouches, aujourd'hui humbles et soumis comme Celui qui vient les racheter. Tout semble expirer au dehors ; ici la vie se renouvelle et Jésus-Christ vivant se voile aux regards " sous les apparences du pain et du vin." L'enfant des bois regarde ; il écoute les voix qui s'élèvent dans son cœur, simples comme lui, et il adore en silence. Tel était le tableau que présentait la pointe nord de l'Isle-Verte, le 26 novembre 1663. Tableau sublime qui laisse dans l'âme de celui qui réfléchit, dans le cœur de celui qui ne voit pas rien que de l'or et des intérêts ici-bas, un charme exquis qu'on aime à savourer. Mais il faut voir notre île pour mieux ressentir et mieux comprendre, notre île " pleine de souvenirs, " " vraie corbeille de verdure."

(C. A. G.

Isle-Verte, oct. 1882.

— 000 —

La création de l'homme.

Avant l'époque ou tout commence,
Le bon Dieu dormit bien longtemps,
S'éveillant, vit l'espace immense,
Au feu de ses regards puissants.

Chaque rayon de sa prunelle,
Créait un astre dans la nuit,
Et, d'étincelle en étincelle,
Le beau firmament fut construit.

Dieu s'étonna, nous dit l'histoire,
Il voulut partout voyager,
Sentant que sa force et sa gloire,
Ne sauraient trop se propager.

Un jour qu'il planait solitaire,
La sueur sur son front perla,
Une goutte atteignit la terre,
Le genre humain sortit de là.

Ainsi l'homme vient de Dieu même,
Mais il est né de la sueur ;
La loi du travail est suprême—
L'aimer est encore du bonheur,

Archéologie.

[Pour l'Album des Familles.]

Le Tombeau d'Adam.

Monter j'ai dit un antiquaire,
Psaume 112.

Il est aujourd'hui si non clairement constaté, du moins généralement reconnu, que le tombeau d'Adam et d'Eve a été creusé sous la montagne du Calvaire qui était alors couverte de forêts magnifiques, mais que plus tard le déluge universel bouleversa de fond en comble comme tout le pays d'alentour.

Nos premiers parents, après leur expulsion du Paradis terrestre, se transportèrent et habitèrent aux lieux qui devaient être sanctifiés par la naissance, les prédications, les miracles et la douloureuse Passion du Rédempteur promis par l'Eternel.

Ils se réfugièrent et établirent de suite leur demeure sur le mont des Oliviers depuis devenu si célèbre dans tout l'univers.

Une tradition assez généralement approuvée, dit que Seth, leur troisième fils, reçut le jour dans la grotte même qui fut la crèche de Bethléem, où naquit l'Enfant-Dieu, le Sauveur du genre humain.

Il est bon sans doute de remarquer ici, en passant, que Seth est le seul fils d'Adam dont la postérité, par Noé, a constitué l'espèce humaine, de saluer amoureusement ce digne et vertueux fils de notre premier père.

Quelques-uns des descendants d'Adam oublièrent pendant quelque temps ce tombeau précieux qu'ils auraient dû vénérer ; mais il fut toujours un lieu sacré pour les patriarches fidèles qui avaient enseveli le premier homme, pour Mathusalem et Lamech, l'aïeul et le père de Noé, qui s'écrièrent tous deux lors de la naissance de ce dernier : cet enfant nous consolera ! Le site de ce tombeau est un des

endroits les plus remarquables et les plus favorisés de tout l'univers.

L'arche du salut fut construite sur le plateau de ce même Calvaire de la montagne des Oliviers avec les bois des arbres dont les racines s'étendaient jusqu'à la couche sépulcrale du père et de la mère du genre humain.

Étant sur le point d'entrer dans l'arche, Noé pénétra dans ce sépulcre vénérable et en retira plusieurs des ossements d'Adam et d'Eve et déposa ces précieuses reliques dans le tabernacle, afin de les montrer ensuite aux enfants de ses enfants qui devaient perpétuer jusqu'à la fin des temps la race du premier homme.

La tradition rapporte de plus que dans la suite des temps, Japhet, benî par son père Noé, descendit vers le midi à la recherche de la montagne où se trouvait le tombeau d'Adam et d'Eve ; il franchit la Mésopotamie et la Syrie avec sa femme et leurs sept fils, ainsi que leurs filles, les femmes et les enfants de leurs fils, les maris et les enfants de leurs filles, leurs bêtes de somme, leurs troupeaux et leurs ustensiles.

Ils campèrent enfin aux lieux où par la suite fut bâtie la ville de Jérusalem, et Japhet ayant reconnu la montagne sacrée sur laquelle l'arche avait été construite, y planta la vigne et y sema le blé qui fructifia en abondance. C'est ainsi que fut cultivé le Calvaire, le Golgotha, dont le nom signifie le crâne, et qui recouvrait les cendres de nos premiers parents.

Ce fut aussi là que, quand le divin Rédempteur fut crucifié pour le salut des hommes, son sang coula par la fente du roc où était suspendue la croix, sur le crâne d'Adam, afin, dit un écrivain sacré, que la nature humaine fut purifiée dans la source de sa corruption. (1)

C'est encore sur le Mont Calvaire et partant au-dessus du sépulcre d'Adam que, selon la vision symbolique de l'illuminée de Dulmen, Japhet inventa le pressoir en forme de croix.

C'est aussi sur ce même Mont des Oliviers, situé à l'Orient de Jérusalem dont il est séparé par

le torrent de Cédron et la vallée de Josaphat, que Jésus-Christ, trahi par Judas, fut livré aux soldats Juifs, puis mis à mort, et enfin dans un sépulcre neuf taillé dans le roc, à une petite distance du tombeau d'Adam, près de la célèbre vallée de Josaphat, située entre la ville de Jérusalem et la Montagne des Oliviers et, dans laquelle, selon l'écriture, le jugement dernier doit avoir lieu.

C'est encore près de là, sur le plateau du mont Maria, que Abraham offrit à Dieu son fils Isaac ; et c'est sur cette même montagne que le roi Salomon bâtit le temple magnifique qu'il dédia et consacra en l'honneur et la gloire du Dieu d'Israël.

Les cendres du père du genre humain reposent donc non loin de la crèche de l'Enfant-Dieu, sous le gibet du sacrifice et à peu de distance du tombeau du Rédempteur du monde.

Ce fait se constate d'une manière encore plus plausible et plus tangible quand on songe à la longévité des hommes avant le déluge et qu'on voit qu'il n'est pas nécessaire de suivre une longue généalogie pour le transmettre intact aux descendants de Noé, mais qu'il suffit de remarquer qu'Adam vécut neuf cent trente ans, qu'il avait cent trente ans lorsque naquit Seth, son troisième fils, qui fut le père d'Enoch mort à l'âge de neuf cent douze ans.

Mais, pour simplifier, qu'il suffise de dire que Mathusalem fils d'Enoch et père de Lamech qui, lui, fut le père de Noé, est né en cent quatre-vingt-sept et qu'ainsi il a été contemporain d'Adam et l'a connu durant deux cent quarante-trois ans avant d'assister à ses funérailles et qu'il n'est mort que sept cent vingt-six ans après, étant le plus vieux des hommes, à l'âge de neuf cent soixante et neuf ans, en l'an du monde seize cent cinquante-six, c'est-à-dire, l'année du déluge, peu de temps avant que Noé entrât dans l'arche, qui, lui, avait bien connu son grand-père, car il était déjà assez avancé en âge, puisque l'Écriture dit qu'il mit cent ans à la construire et qu'il ne mourut qu'à l'âge avancé de neuf cent cinquante ans.

Depuis, le troisième fils de Noé, Japhet, qui fut sauvé dans l'arche, naquit cent ans avant le déluge et partant, il avait bien connu le tombeau d'Adam, puisque dans ses pérégrinations après sa sortie de l'arche, comme il a été dit plus haut, il retrouva la montagne sacrée sur laquelle l'arche avait été construite, et sous laquelle avait été creusé le tombeau d'Adam, dont lui avaient souvent parlé son père ainsi que son bisaïeul, Mathusalem, durant les cent années qu'ils vécurent ensemble avant la mort de ce dernier qui, lui, sans doute, y avait vu déposer le corps du premier homme, en l'an du monde 939, et il y a maintenant 4956 ans.

A. L. DESAULNIERS.

— 000 —

Le secret de Bébé.

Je connais depuis l'automne
Un bébé des plus charmants,
Dont la sœur pauvre mignonne,
Est poitrinaire..... à quinze ans !
Quand je vis la blonde tête
De ce gracieux lutin,
Il parcourait en cachette
Les sentiers d'un grand jardin.

Ses menottes potelées
Tenaient un fil qu'il roulait.
Autour des branches fanées,
Quo parfois il atteignait.
" Quo fais-tu là petit homme ? "
L'enfant surpris me toisa ;
Puis, souriant, voici comme
A voix basse il me parla.

" Tu me plais ; je vais te dire
Quel est mon secret à moi.
Si tu promets, sans rire,
De bien le garder pour toi.
Et d'abord, je dois t'apprendre
Que je m'appelle Bébé,
Quo j'ai, ça va te surprendre.
Mes cinq ans depuis l'été.

Pour jouer à la cachette,
Je suis tout seul à présent,
Car bien malade est sa sœur,
Et le docteur vient souvent.
Ce docteur est très sévère.
Mais ne paraît pas méchant ;
Cependant petite mère
Toujours pleure en l'écoutant.

" Aussi, j'ai voulu connaître
Ce qui la faisait pleurer.
J'étais curieux ; peut-être :
Monsieur, tu vas me mystère.
Sous un meuble, avec mystère.
Hier, je me suis caché.....
Le docteur causait à ma mère :
De là, j'ai tout écouté.

" Il disait : " Voyez par terre.
" Combien de feuilles déjà.
" Quand tombera la dernière.
" La chère enfant s'en ira ! "
Voilà pourquoi je rattache
Les feuilles qui vont tomber ;
Mais c'est une grande tâche :
Dis, monsieur, veux-tu m'aider !

— 000 —

(1) MORZAS, Dictionnaire de la géographie sacrée, Art. Adam.

Légende.

L'Arbre de la Croix.

Cruis fidelis, inter omnes
Arbor una nobilis
Nulla sylva talem protret
Fronde, flore, germine.
(Hymne de Fortunat, écri-
que de Poitiers, au 610.)

La légende de l'arbre de la Croix est la vraie légende des siècles. Elle a été très populaire parmi les chrétiens depuis le temps de Fortunat jusqu'à nos jours. Mais le plus souvent elle n'apparaît que par fragments, et même Jacques de Voragine, en réunissant les différents thèmes de sa *Légende dorée*, lui a consacré deux récits différents sous les titres de *Légende de l'invention de la Croix*, et celui de *l'exaltation de la Croix*. Au moyen âge et jusqu'au dix-huitième siècle, elle a été décrite tour à tour par la plume du poète, le pinceau du miniaturiste et du peintre chargé de tracer les "histoires" sur les murs des églises, le ciseau de l'imagier et le ciseau de l'orfèvre. Aussi la voit-on briller, peinte dans les verrières des cathédrales, taillé dans les diptyques en ivoire que le voyageur chrétien emportait, comme un autel portatif, dans ses courses lointaines.

De nos jours encore, on la voit réapparaître dans les œuvres de l'art chrétien renaissant, et, au milieu de ce siècle, un poète allemand, Johann Gabriel Seidl, en a chanté la première partie avec un charme qui rappelle les trouvères d'autrefois. Nous avons cherché à le suivre où plutôt à le traduire, complétant le reste de cette petite compilation à l'aide d'autres récits beaucoup plus anciens, pensant qu'il était bon que cette légende fut répétée une fois de plus au dix-neuvième siècle.

I

Adam avait porté le poids de la vie pendant neuf cent trente ans. Infirmes, brisé par l'âge et par les travaux, il n'avait cessé un seul

jour de sentir combien lourde était à porter cette parole du Seigneur : "Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été tiré." Etendu, enfin, sur sa couche de douleur, il appela à lui Seth, son fils, et il lui dit : "Mon fils, je vais te quitter ; je me sens mourir. La mort devait venir pour moi ; elle est le fruit du péché. Déjà j'ai vu mourir Abel, et maintenant tu vas, à ton tour, me voir mourir."

Son fils Seth répandit des larmes amères. Mon père, dit-il, vous ne mourrez point ! Il doit certainement y avoir de par le monde une herbe dont la vertu pourra vous guérir. Je vais la chercher ; n'importe où elle puisse être, je la trouverai. Dussé-je aller pour cela jusqu'à cet Eden, dont vous m'avez dit les merveilles et où croissent les beaux arbres de vie. Oui je chercherai partout le Paradis pour m'assurer s'il n'y croît pas quelque plante contre la mort.

— Mon fils, dit Adam, que pourras-tu chercher au Paradis dont le Seigneur m'a banni dans sa colère ? Si même tu parvenais à en trouver le chemin, tu n'ignores pas que la porte en est gardée par un ange dont la main est armée d'un glaive ?

— Hé bien, répondit Seth, qu'il y ait un ange armé d'un glaive, je saurai bien l'attendrir par mes prières ! Mon père, adieu ; que votre bénédiction me protège... Je pars, et je reviendrai avec l'herbe qui doit vous rendre la santé !

Et Adam bénit son fils, mais il sentait le sang se glacer dans son cœur. — Seth cependant part ; il part court le monde en cherchant l'herbe de vie, et enfin, il arrive un jour, exténué de fatigues, mais plein d'espérance à la porte du Paradis. Mais là, il est arrêté par le Chérubin au glaive flamboyant qui lui dit :

— Arrière ! que viens-tu chercher ici ? le pied de l'homme mortel ne franchit pas ce seuil !

— Hélas, répondit le voyageur, je suis le fils d'Adam, le pauvre Seth ; mon père est malade et peut-être il va mourir ; je viens voir si dans le Paradis le Seigneur n'a point fait croître quelque herbe bienfaisante contre la mort.

— Retourne sur tes pas, dit le Chérubin, retourne, mon fils ; il est trop tard pour chercher des simples

et des remèdes. Ton père, depuis longtemps est mort... Cependant, je puis encore faire quelque chose pour toi ; je vais te donner un rameau de l'arbre de vie ; et bien qu'Adam soit au sein de la terre, il connaîtra les vertus de ce rameau et il en sentira les consolations.

Seth accepta le rameau ; nourrissant toujours quelque espoir dans son cœur il prit le chemin du retour. Mais revenu avec son rameau à la maison paternelle, il la trouva vide et désolée. Adam, depuis longtemps, avait cessé de vivre. Après l'avoir vainement cherché de toutes parts, Seth se souvint des paroles de l'ange et, prenant à la main le rameau de l'arbre du Paradis, il voulut au moins connaître le tombeau de son père. Une petite colonne parmi les halliers lui en indiqua la place. Là il planta le rameau qui devait apporter des consolations à Adam jusqu'au sein même de la terre.

Et le rameau prit racine dans la terre qui recouvrait les restes du premier homme. Il grandit, réchauffé par les doux rayons du soleil du bon Dieu. — Le rameau devint un arbre dépassant de la cime toute la futaie des bois d'alentour. Il grandit, grandit encore, jusqu'à ce que, dans le pays entier, aucun arbre ne pouvait entrer en comparaison avec lui. Se développant dans toute sa force et sa beauté, l'arbre étendait au loin ses branches, jusqu'à ce que leur nombre se projetât de la tombe de l'aïeul à celle des arrières petits-enfants.

Et l'arbre croissait toujours. La rosée du ciel rafraîchissait chaque nuit ses feuilles verdoyantes ; les oiseaux chanteurs venaient chercher un abri contre les tempêtes dans ses ramées touffues, et tout autour de ses racines s'étendait un tapis diapré de mille fleurs aux couleurs éclatantes et tendres, aux senteurs délicieuses. Les abeilles et les papillons joyeux y bourdonnaient dans les chaudes journées de l'été, après que les oiseaux avaient chanté dans les tièdes soirées du printemps.

II

Mais à mesure que l'arbre croissait dans sa magnificence, les hom-

mes, dont les générations succédaient, devenaient toujours plus mauvais, plus pervers.—Dans leur orgueil, ils honnèrent l'arbre qui les couvrait de son ombre, et qui avait charmé leurs yeux par sa beauté.

Lorsque fut comble la mesure de l'iniquité des hommes, le Seigneur ordonna le déluge ; les eaux couvrirent la terre, et les hommes et les animaux qui l'habitaient furent tous noyés. Mais l'arbre ne périt pas ; et lorsque les eaux commencèrent à se retirer de la terre, ce fut un de ces rameaux que la colombe messagère de Noé, rapporta dans l'arche, en signe de réconciliation. Et, bien plus tard, ce fut encore de l'une de ces branches que Moïse fit la verge dont il frappa le rocher d'où jaillit la source qui abreuva les Israélites.

Mais un premier châtiment ne corrigea pas les hommes. Envieux de la beauté de l'arbre, plus envieux encore de la longueur de sa vie comparée à la brièveté de la leur, un jour ils appliquèrent la cognée à sa racine, et ils le coupèrent comme s'il s'était agi de tout autre arbre vulgaire. Ils traînèrent son tronc majestueux de par les chemins, cherchant à le vendre au plus offrant ; mais personne ne voulait l'acheter. Alors ils y remirent la hache pour l'équarrir, et le jetant au travers du torrent qui venait d'une montagne, ils en firent un pont.

Pendant bien des siècles on passa sur le pont, mais personne ne songea à demander de quel bois il était fait. Et pourtant celui qui y passait se sentait comme une blessure au cœur, et le rire fuyait ses lèvres le reste de ses jours. Et bien que chacun en fit l'expérience les hommes ne parlaient qu'avec mépris du pont du grand arbre.

Seule la reine de Saba, la belle Balkis, devant traverser le torrent, le jour où, chargée de riches présents, elle allait rendre hommage au roi Salomon, ne voulut pas mettre le pied sur l'arbre jeté par dessus le torrent. A sa vue, elle tomba dans une méditation profonde et une longue et douloureuse vision sembla passer devant ses yeux. Elle reconnut l'origine, la signification et la destinée de l'arbre mystérieux ; elle vit en

esprit que le salut du monde serait un jour suspendu à ce bois. Elle ne voulut pas y poser le pied, mais au contraire elle se mit à genoux et adora longuement l'arbre qui venait du rameau donné à Seth par l'ange du Paradis. Puis elle passa à gué le torrent, préférant mouiller ses pieds et tremper les orfrois de sa robe plutôt que de fouler aux pieds l'arbre sacré.—Or, Balkis était douée du don de prophétie, et plusieurs la rangent au nombre des Sybilles qui, dans l'antiquité prédirent l'avènement du Christ. Lorsqu'elle arriva près du roi Salomon, elle lui prédit qu'un jour le royaume des juifs finirait par cet arbre.

Salomon crut aux paroles de la reine de Saba ; il fit chercher l'arbre pour en former l'une des colonnes du temple que précisément il cherchait à édifier alors. Mais il fut impossible de lui assigner une place convenable dans la construction. Toutes les fois que l'on voulait en disposer, il semblait ou bien trop long, ou trop court. Si on se décidait à recouper l'arbre, il paraissait tout à coup avoir si peu de longueur qu'il n'était plus possible de l'utiliser. Découragé, après bien des essais le roi Salomon fit reporter l'arbre à la place où l'on avait été le chercher.

Mais Salomon tomba dans l'idolâtrie, et les hommes qui l'entouraient se complurent toujours davantage dans le crime. Un jour, le Seigneur fit connaître par la tempête et le tonnerre que l'heure de sa colère était venue. Les fleuves débordèrent : ce qui dans le pays avait été champs et moissons fécondes devint lacs et marais. L'arbre descendit avec les bords qu'il reliait dans les eaux bourbeuses d'un immense marécage.

III

Lorsque après de longs siècles, les eaux se retirèrent enfin, ce fut à l'endroit où l'arbre s'était enfoncé dans la vase que l'on creusa la piscine probatique. L'arbre y demeura. Aussi, ce n'était pas seulement à cause de la descente de l'ange, mais encore par la vertu du bois que se faisait dans les eaux la

commotion qui rendait la santé aux malades.

Mais l'arbre était oublié. Seule, la tradition de l'arbre qui avait servi de pont survécut. Elle passait encore comme une légende d'une génération à l'autre. Et de bouche en bouche, elle fut transportée ainsi de l'ancienne à la nouvelle alliance.

Et lorsque, dans les conseils de l'Éternel, les temps s'accomplirent et que, dans la nuit mémorable dont les ombres couvrirent les angoisses du Christ, ses ennemis portèrent la main sur lui, ils se souvinrent, comme on se souvient d'un rêve, de l'histoire de l'arbre perdu dans les eaux. Il leur sembla que ce bois saturé par les iniquités des hommes, endurci par les ondes dans lesquelles il avait séjourné serait plus lourd à porter que tout autre. Ils le prirent ; ils en formèrent une croix dont ils en chargèrent les épaules sacrées de Jésus.

Lorsqu'il fut arrivé avec le cortège de ses bourreaux au haut du Golgotha, ceux-ci enfoncèrent profondément en terre le pied de la croix. La place où fut dressé l'instrument de la Passion était précisément celle où la terre s'était ouverte pour recevoir la dépouille du premier homme. Ses ossements furent dispersés par ses fils, et la tête d'Adam fut jeté au pied de la croix. Elle reçut ainsi les premières gouttes du sang répandu pour le salut de tous.

Et le Christ expira au milieu des commotions de la nature, du tressaillement du ciel et de la terre.

Pendant plusieurs siècles, l'instrument insigne de la Passion du Christ demeura oublié, enfoui dans le sol de la montagne du Calvaire, sur lequel le paganisme, se croyant encore triomphant, avait osé élever un temple à l'impudique Vénus. Mais lorsque l'empereur Constantin eut une vision dans laquelle la croix lui apparut comme le signe de la domination du monde, il voulut à son tour rendre hommage à la croix sur laquelle s'était accomplie l'œuvre de la Rédemption. Il résolut d'édifier une église sur le Golgotha. Hélène, sa pieuse mère, alors plus qu'octogénaire, entreprit un pèlerinage à Jérusalem. Elle voulait retrouver le bois sur lequel avait coulé le sang du Sauveur et, dans

ce dessein, elle s'assura des prières et de l'aide du saint évêque Macaire.

Le temple élevé à la divinité païenne fut abattu jusque dans ses fondements. En creusant dans les profondeurs du rocher, on trouva la grotte du Saint Sépulcre, contenant trois croix, les clous, et la planche sur laquelle Pilate avait écrit le titre dérisoire qui devait marquer l'instrument de supplice du Christ. Bien que ce titre parût mieux s'adapter à l'une des croix qu'aux autres, l'impératrice et le saint évêque ne voulurent pas se contenter de cet indice, et reconnurent dans celle-ci l'objet de leurs anxieuses et pieuses recherches. Macaire pria longtemps avec une grande ferveur afin d'être éclairé d'une lumière certaine dans ses doutes ; — il demanda au Ciel une marque éclatante de l'authenticité du bois sacré imprégné du sang du Rédempteur. Bientôt il vit sa prière exaucée.

Il se trouvait alors à Jérusalem une matrone patricienne, si dangereusement malade qu'on n'espérait pas la sauver d'une mort imminente. L'évêque la fit apporter et en présence de l'impératrice, des prêtres et de tout le peuple, il toucha la malade successivement avec les trois croix trouvées dans la grotte du Calvaire. Les deux premières ne produisirent aucun effet, mais au contact de la troisième, la malade se redressa ; elle était guérie.

À partir de ce moment la vraie croix fut rendue à la vénération des peuples. Aussitôt après l'invention miraculeuse de la Sainte-Croix, l'impératrice Hélène en envoya une partie à son fils, ainsi que les clous de la Passion. Elle en fit enchâsser une grande partie dans un reliquaire d'argent qu'elle remit à Macaire, afin que celui-ci la conservât pour les générations futures.

Bientôt, les souverains et les maîtres de la terre se disputèrent les parcelles du bois sacré, on en divisa les fragments pour enrichir les sanctuaires les plus illustres de la Chrétienté. On fit appel à l'art des orfèvres les plus renommés pour les enchâsser dans de somptueux reliquaires d'or et d'argent, ornés de perles et de pierreries, et aucun métal ne semblait assez précieux pour les contenir. Souvent les couronnes des empereurs et des

rois leur servaient de reliquaire. Il semblait que le bois de la croix assurait leur puissance, les raffermissant dans l'esprit de Justice, de Force et de Prudence, leur rappelant que le plus puissant empereur de la terre n'est que le vassal du Roi des Rois dans le ciel.

Mais un jour viendra où les vases qui contiennent les parcelles sacrées disparaîtront. Le métal, si précieux qu'il soit, tout ce qui est du travail des hommes sera fondu à la flamme de la justice éternelle. Le bois de la croix sera réuni de nouveau ; alors on le verra porté triomphalement par la main des anges, brillant aux rayons du soleil levant du dernier jour.

Et c'est à l'ombre du signe sacré de la Rédemption que tous les hommes appelés au Jugement de Dieu entendront la sentence qui fixera leur destinée dans l'éternité.

JULES HÉLBIG.

— 000 —

L'automne.

Novembre étend sur nos campagnes,
Son manteau chargé de frimas,
Et sur le flanc de nos montagnes,
L'orme blanchit sous les verglas.

Soyez réveuses, j'ai six filles,
Ce mois vous dit où vous courez /
Ri gardez ces vertes charmes,
Elles passent, vous passerez /

Là-bas, dans les bois, pas une aile,
N'abrite les doux nids d'oiseaux,
L'on ne voit plus que la sarce le
Errante encor sous les roseaux.

Bientôt, elle aussi, du grand fleuve,
Quittera les talus glacés ;
Comme elle enfants, aux jours d'épave,
Vous aussi, vous tous quitterai.

A grands cris tombe la neige
Au bon sillon le vent du nord.
Voyez là-bas un long cortège,
Chemine vers le champ de mort.

Vieillards, qui marchez vers la tombe,
Courbez sur vos bâtons ferres,
Recueillez vous, la feuille tombe,
Le gazon meurt, et vous mourrez.

— 000 —

Pensées.

La lecture est à l'âme ce que la nourriture est au corps.

Il faut lire pour s'instruire, pour se corriger et pour se consoler.

Monographie.

La Cour d'Angleterre.

ÉTUDE HISTORIQUE.

Plus de vie à la cour d'Angleterre ! Buckingham Palace ne secoue point sa tristesse. L'austère veuvage de la reine a tout changé.

En vain Victoria, à de rares intervalles, préside encore aux réceptions officielles ; en vain elle se dévoue pour répondre au désir de ses fidèles sujets. A la revoir on devine l'effort imposé. Ce n'est plus la jeune fille souriante, la femme gracieuse, ni même la souveraine placidement heureuse au sein de sa dignité. La douleur et l'âge ont laissé leurs empreintes. Petite de taille, Victoria est devenue trop corpulente, sa joue pâle autrefois, s'anime outre mesure sous la contrainte et l'ennui de paraître. Ses habillements de deuil témoignent encore d'une perte irréparable pour son cœur, impression que son air de douce résignation ne parvient point à dissiper.

Souvent la reine délègue au prince de Galles ou à sa belle-fille le soin de faire à la nation les honneurs du palais. Le futur héritier du trône est très-aimé, en dépit de ses peccadilles et même de ses fautes. On lui pardonne beaucoup en faveur de ses manières franches, de son abord facile, et de son amour essentiellement anglais du sport. Toute l'Angleterre adore la princesse de Galles. Ces froids insulaires, quoi qu'on en dise, ne sont point insensibles aux douces influences de la beauté et de la grâce. Pas un Anglais qui ne soit prêt à verser son sang pour cette ravissante fleur danoise, transplantée sur le sol britannique, et confiée à sa loyale garde. On admire la femme, on plaint un peu l'épouse, et partant on met à ses pieds les trésors d'une tendresse chevaleresque, dont rien ne s'exprime il est vrai, mais qui n'en couve pas

moins au fond des cœurs. Pourtant ces deux époux, malgré l'éclat de leur rang et les mille attraits de la jeunesse, ne représentent point la souveraineté en exercice : il leur manque d'être le soleil, et les Anglais ne se contentent pas des rayons qui en émanent. Pour ce peuple essentiellement monarchique l'occupant du trône en a seul le prestige. C'est pourquoi en l'absence de la reine, malgré les *levers* tenus par le prince de Galles et les réceptions auxquelles préside la princesse, Buckingham Palace est devenu morne.

Aussi Victoria, sensible enfin aux plaintes depuis longtemps exprimées, se montre-t-elle de nouveau quelque peu en public.

I

LEVERS ET BALS.

Cette année (1876), il y a eu, outre les *drawing-rooms*, plusieurs bals et concerts. Mais la veuve, tout en reparaisant parfois, porte toujours dans son attitude ses ineffaçables souvenirs.

Du reste, ce n'est pas seulement Victoria elle-même et les circonstances intimes de son cœur et de son entourage qui soient changées. La cour d'Angleterre aussi va subissant depuis quelque temps une véritable métamorphose. De toute aristocratique qu'elle était, sa composition devient peu à peu beaucoup moins exclusive.

Lors de l'avènement de la jeune reine, y allaient seulement par droit de naissance les petits-enfants des pairs. Là s'arrêtait la ligne de démarcation nobiliaire, établie en ce moment. Car le souverain du jour règle l'étiquette sociale qui l'entoure. Ces limites connues, les nouvelles personnes qui désirent présenter leurs devoirs à la royauté, n'ont qu'à envoyer leurs noms au chambellan. Celui-ci en dresse la liste qu'il soumet ensuite à la reine. Victoria avait coutume de l'examiner minutieusement. Avant d'agrée une présentation, elle se faisait donner des renseignements exacts ; tantôt sur la réputation d'une femme, tantôt sur la naissance équivoque d'une jeune per-

sonne. La moindre tache sur l'une ou l'autre suffisait pour faire écarter la demande. On prétend que le prince Albert, qu'elle consultait en tout, n'était guère moins rigide que sa femme. Outre les personnes qui se présentaient aux réceptions de cour par droit de naissance, de tout temps tous les hommes occupant de hautes fonctions publiques avaient le privilège d'y aller. Parmi eux, comptaient non-seulement les grands fonctionnaires et les membres de la Chambre des communes, mais encore tout le personnel des deux armées de mer et de terre. Ainsi les députés vont-ils saluer leur souverain tous les ans. Les officiers lui rendent leurs hommages lors d'un retour de service dans les colonies, ou bien à l'occasion de leur promotion à un nouveau grade.

Lorsqu'ils obtiennent une charge, les hommes baisent la main de la reine,—on en voyait de jeunes que ce privilège transportait ;—dans les autres occasions, ils saluent simplement, et le souverain profite du moment, soit pour adresser quelques paroles aimables à l'un ou à l'autre, soit pour témoigner un déplaisir quelconque. Il y a eu des rois qui abusaient de la facilité offerte. Lorsque O'Connell se présenta pour la seconde fois, à l'époque où il s'efforçait d'obtenir l'émancipation des catholiques, Georges IV en le voyant passer, détourna la tête et dit à une personne de son entourage : "Audiable ce drôle ! Que vient-il faire ici ? *Damn that fellow ! What does he come here for ?*"

Les femmes ont le rôle le plus difficile, au moment des présentations. Après avoir baisé la main de la reine, ou fait la révérence, si c'est une seconde réception, elles doivent se retirer à reculons et de manière à ne point déranger l'élégance de la traîne qu'un chambellan ramasse. Aussi est-ce là l'accueil des débutantes, et celles-ci, après s'être bien exercées auparavant, arrivent toujours un peu tremblantes pour la première fois en face de la majesté assise. La reine embrasse les paires.

Les familles des hommes appartenant à toutes les catégories sociales signalées plus haut comme paraissant aux *levers*, de leur côté

n'allaient pas en général autrefois à la cour. La dépense seule de la toilette exigée suffisait le plus souvent pour écarter une demande indiscrette, ou même pour tenir éloignées les filles pauvres de la noblesse. Dans le premier cas d'ailleurs il y aurait eu à redouter un refus humiliant. La plus simple toilette de cour, de rigueur pour une jeune fille, coûtait autrefois 800 francs, aujourd'hui le luxe envahissant oblige à une richesse de costume bien plus grande. Dans l'ancien temps, et sans exception, il fallait donc aux hommes naissance ou autre position officielle, et aux femmes naissance ou autre position jointe à une certaine fortune, pour être admis dans le cercle intime du souverain. Le génie même n'y avait point ses entrées.

Charles Dickens, au moment où tout Londres courait à ses représentations théâtrales en faveur de son ami défunt Douglas Jerrold, avait fait demander le patronage de la reine. Victoria dût s'excuser, alléguant la nécessité pour le souverain de ne point se prodiguer dans les cas individuels ; mais elle lui offrit, en revanche, le choix d'un salon au Palais dont il ferait ce qu'il voudrait, en lui permettant d'assister à la représentation. A cette gracieuse proposition, Dickens répondit qu' "il ne se sentait pas à l'aise, au point de vue de la position de ses filles en pareille circonstance à la cour." Mais alors il engagea Victoria à prendre son jour pour venir au théâtre particulier où il jouait, et dont il lui abandonnait la composition entière de l'auditoire. Elle accepta. La représentation terminée, elle fit demander Dickens afin de lui exprimer de vive voix sa reconnaissance du plaisir éprouvé. Encore une fois il refusa, sous prétexte de son costume de comédien ; mais en réalité parce qu'il ne voulait pas devoir à un hasard le privilège de se présenter devant le souverain. Victoria ne comprit pas, et avec la sincère admiration pour le talent qu'elle unit à une grande simplicité de caractère, elle chercha encore l'année suivante, en 1858, à l'attirer au Palais pour l'entendre lire. Dickens s'excusa de nouveau. Douze années plus tard, la reine témoigna le désir de voir quelques photo-

graphiques de la guerre civile d'une rare exécution, qu'il rapportait d'Amérique. Il les envoya aussitôt, et consentit ensuite à aller en personne se laisser remercier. Pendant cette entrevue, Victoria l'engagea à venir au prochain lever, et le farouche radical put accepter la réalisation de ses vœux. Bientôt le nom de Mlle Dickens figura sur la liste des personnes présentes au *drawing room*. La glace ainsi rompue, une invitation au bal de la cour pour le père et la fille ne tarda pas à suivre. Ce n'est seulement qu'en 1870, qu'il fut loisible au célèbre Dickens de franchir successivement toutes les barrières qui séparaient la royauté anglaise des individus ordinaires. Car l'assistance à une réception ne témoigne que de la *respectabilité*, mais la présence au bal est censée introduire dans la société de la cour. Il y a là probablement un point de départ au régime d'admission moins exclusif.

L'intervalle des dix ou quinze dernières années renferme d'ailleurs plusieurs incidents politiques, qui ont dû réagir sur l'état social en haut lieu. Quoique Disraeli représente le parti conservateur, son avènement en 1868 offre le premier exemple en Angleterre d'un chef de ministère n'appartenant en aucune façon à la noblesse. De plus, il n'avait pas été élevé à Oxford, et il était juif d'origine. L'année suivante, Gladstone fit entrer dans son ministère M. Bright, duquel les opinions de *quaker* lui créaient certaines difficultés d'étiquette, si la reine ne l'eût dispensé de la génuflexion d'usage.

Le prince de Galles a nécessairement une grande influence sociale. Pour le beau monde de Londres, tout ce qu'il fait est bien fait. Or, il est, par nature et par goût, très-accessible, la cour qu'il préside parfois, s'en ressent. Toutes ces causes réunies, jointes à la bonté native de Victoria, ont produit l'excellent résultat de rendre la royauté plus abordable.

Aujourd'hui même, on va plutôt trop loin en sens inverse. Les anciennes barrières sont abaissées, et la tendance nouvelle porte à n'en laisser subsister aucune. Toute personne, homme ou femme, jouissant d'une certaine situation, peut

aujourd'hui se présenter aux réceptions de Buckingham Palace. Il suffit d'envoyer sa demande, qui est rarement ou jamais refusée. Un récent article, dans *Macmillan's Magazine*, illustre plaisamment le nouvel état des choses. Poussé par sa belle-mère, un gros marchand de la cité veut offrir ses hommages au prince de Galles, lors de son retour de l'Inde. On s'adresse au député du pays qui n'ose refuser à un de ses commettants. Le grand jour arrive ; M. Georges en bel uniforme, battant neuf, un chapeau tricorne sur la tête et l'épée au côté, se dirige, à l'ébahissement des voisins, vers Buckingham Palace.

Il n'est pas nécessaire que celui qui présente accompagne le néophyte ; on met les deux noms sur une carte, en indiquant que l'un rend ce service à l'autre, et cela suffit. M. George se lance donc seul et avec émotion dans la foule qui encombre déjà les antichambres de la royauté. Le mouchoir au front il avance péniblement, tandis qu'à côté, quelques privilégiés enfilent un passage tenu libre. Parmi eux, le député, qui n'aperçoit point les saluts de Georges. Celui-ci redouble d'efforts et gagne la dernière antichambre, lorsqu'il est arrêté par un fonctionnaire, qui l'avertit que son épée est mal posée. L'infortuné implore miséricorde et explique qu'il est gaucher. Bon gré, mal gré, il passe. Mais la trépidation, ajoutée à la cohue, le précipitent haletant dans la salle de réception ; l'épée s'engage dans ses jambes, son premier acte de connaissance est de se trouver à plat ventre aux pieds du prince de Galles. Son Altesse Royale ne retient point un éclat de rire qui gagne aussitôt ses deux frères, les ducs d'Édimbourg et de Connaught. Disraeli, au contraire, assiste impassible à cette scène. La grosse tête et la laide figure du grand ministre apparaissent bien à côté des princes, mais par son attitude, il plane dans des régions orientales inaccessibles au vulgaire incident qui se déroule à ses pieds. M. Georges se relève, et se retire avec la pensée de voir son nom dans la gazette du lendemain. Chez lui, il garde le digne silence qui convient aux chefs de famille, et qui

en impose tant à leurs naïves compagnes. Mais le journal du matin ne contient point son nom parmi les présentés de la veille. Le surlendemain, trompant la vigilance de sa belle-mère. Georges saisit lui-même à la porte cette précieuse feuille qui va enfin le dédommager de toutes ses souffrances. Mais ô surprise ! ô douleur ! Que lit-il ? " La présentation de M. Georges est annulée pour tenue inconvenante."

La plaisanterie, sous cette forme, confirme ce que nous disions de la tendance moderne. Par malheur, la même tolérance qui dispense des titres de noblesse ou de fonctions relevées, passe aussi l'éponge sur la conduite privée ; et l'on voit aujourd'hui, dans le cercle de la cour, des femmes dont la réputation eût suffi jadis pour les exclure. Il est probable que la reine, menant une vie de réclusion, et n'ayant plus le prince Albert à ses côtés, ignore beaucoup de ce qui se passe dans le grand monde de Londres.

L'extension du public introduit, n'a rien innové d'ailleurs dans l'ordre de l'ancienne étiquette. Les *levers* et les *drawing rooms* en Angleterre continuent toujours d'avoir lieu le matin. Les robes décolletées, à longue traîne, et une coiffure de plumes n'ont point cessé d'être de rigueur pour les femmes dans ces occasions. C'est une heure de triomphe pour les jeunes beautés dont les blanches épaules affrontent sans crainte l'éclat du jour. Mais aussi quelles dures angoisses pour les femmes d'un âge plus mur, que l'impitoyable coutume condamne à étaler certains parchemins faits pour se dérober modestement à tout regard !

II

LA REINE VICTORIA.

Jamais princesse, sur les marches du trône, n'a été plus soigneusement préparée à son rôle. Personnes et circonstances mêmes semblaient d'abord la traiter avec une certaine sévérité qui ne laisse pas de tremper l'âme. Victoria n'était âgée que de quelques mois lorsque son père le duc de Kent, quatrième fils de Georges III mourut. Emporté

subitement, il laissa pour tout héritage à sa veuve et à son unique enfant des dettes assez considérables. Deux années auparavant le duc de Clarence, devenu héritier présomptif de la couronne par la mort de la princesse Charlotte, s'était marié avec Adelaïde de Saxe-Meinigen dans l'espoir d'avoir des enfants légitimes. Mais les deux filles que la duchesse mit au monde ne vécurent guère. Le duc d'York n'avait point de descendance. Trois vieillards donc alors séparaient Victoria du trône. Ils ne regardaient pas avec trop d'affection l'orpheline leur nièce, ni sa mère la duchesse de Kent. Georges IV les voyait à peine ; aucune provision d'État ne vint alléger la situation pécuniaire de la veuve. Mais Léopold de Saxe-Cobourg avait pris le rôle de protecteur. Resté en Angleterre après son veuvage, il consacra à éteindre les dettes de son feu beau-frère avec la pension que le pays lui continuait. Il s'occupa aussi de diriger l'éducation de sa nièce, qui fut très-sagement conduite. Victoria a raconté qu'elle ignora longtemps ses hautes destinées. Mais un jour en lisant l'histoire d'Angleterre et remarquant l'ordre de succession établi, une lumière soudaine éclaira son esprit et elle s'écria : "alors moi je serai un jour reine ?" Des larmes suivirent la réponse affirmative. Cette enfant de douze ans pleurait de songer "à l'immense responsabilité pour le bien et pour le mal qui allait lui incomber."

Elle vécut et grandit dans une stricte réclusion. Jusqu'au jour de son avènement au trône jamais elle n'avait couché hors de la chambre de sa mère. Jamais personne n'avait pu lui parler un seul instant hors de la présence de la duchesse de Kent, ou de madame Lehzen, dame d'honneur et amie confidentielle de cette dernière. La duchesse de Northumberland elle-même, devenue gouvernante en titre lors de la majorité légale de la princesse Victoria, n'avait pas été plus privilégiée que les autres.

Il y en a qui prétendent que la duchesse de Kent fut trop sévère, et que sa fille souffrit de la contrainte qui lui était imposée. Dans ce temps, des bruits couraient sur un mariage secret qui aurait uni la

duchesse à un de ses gentilshommes de service, l'on affirmait qu'elle préférerait ses enfants de la main gauche à celle qui devait être un jour sa reine. Quoiqu'il en soit, la mère de Victoria n'était pas aimée alors ni dans la famille royale, ni dans le public. Ses beaux-frères, après l'avoir systématiquement écartée, semblait lui en vouloir de soustraire sa fille à leurs mauvais exemples et à leurs libres propos. Le public donnait raison alors aux princes. Plus tard, mieux avisé, il a rendu justice à la sagesse maternelle.

Le 24 mai, 1837, Victoria atteignit sa majorité légale. Un mois après, Guillaume IV mourut, son règne n'avait duré que sept ans. Ce matin-là ou plutôt au milieu de la nuit, le chef du ministère lord Melbourne, demanda une audience privée pour annoncer à Victoria qu'elle était reine. Ce fut le premier acte d'émancipation de la jeune fille.

Quelques heures après, elle devait recevoir les membres du conseil privé. Lord Melbourne, qui employa l'intervalle à apprendre lui-même sa leçon, retourna expliquer à Victoria le cérémonial d'usage. Environ quatre-vingts hommes se trouvaient assemblés dans la salle de Saint-James. A onze heures sonnantes les portes s'ouvrirent à l'intérieur, et la jeune reine parut seule ; circonstance qui fut favorablement notée parce qu'on craignait l'ingérence de la duchesse de Kent. Avec une aisance parfaite, disent les témoins de cette scène, elle s'avança et salua l'assemblée. Puis s'étant assise, les membres du conseil vinrent à tour de rôle lui prêter serment de fidélité. A leur tête marchaient ses deux vieux oncles les ducs de Sussex et de Cambridge. Mais aussitôt, sachant que le duc de Sussex infirme se mouvait avec difficulté, la jeune reine, par un mouvement spontané plein de grâce, se porta au devant de lui. Elle rougit d'émotion lorsque ses oncles s'agenouillèrent pour lui baiser la main, et les embrassa tous deux de la manière la plus simple. Pour tout le reste son attitude fut celle d'une personne parfaitement à l'aise, mais ayant la conscience de sa responsabilité. Les relations du temps ne tarissent

pas sur la grâce, la modestie et la dignité de Victoria, dans cette première occasion solennelle où elle rencontrait les mandataires pour ainsi dire de la nation. Ce début extraordinaire de la jeune fille ne s'est pas démenti par la suite.

Victoria a toujours eu de la dignité. Seulement ce qui semblait alors l'effet d'un grand caractère, a pu être ramené depuis à sa véritable cause. La simplicité forme le trait dominant chez la reine. Elle est ce qu'elle est.

Victoria passa deux années sur le trône comme jeune fille, ayant pour mentors deux vieux roués, ses ministres, lord Melbourne et lord Palmerston. Cet intervalle fut sans doute un temps de véritable épreuve. Reine d'un puissant empire, et à la fleur de l'âge, toutes les séductions l'environnaient et la disputaient à elle-même. Nous savons par ses propres aveux que le monde lui plaisait. C'est assez dire que les hommages ne pouvaient lui être indifférents. Aussi ses vrais amis tremblaient. D'ancienne date, Léopold et la duchesse de Kent lui avaient présenté pour futur époux le prince Albert. Victoria l'avait à peu près agréé. Mais depuis son avènement à la couronne, leur correspondance languissait, pour cesser enfin. Pas n'est besoin de s'en étonner. Melbourne, toujours séduisant en dépit de l'âge, enseignait la politique à sa docile élève ; les jeunes seigneurs de la cour prodiguaient leurs hommages ; au milieu de tant d'occupations elle voulait garder sa liberté quelques années encore.

Mais le sage Léopold veillait. Il avait placé auprès de la jeune reine son fidèle ami Stockmar, afin qu'il guidât l'inexpérience royale dans toutes ces circonstances intimes qui n'étaient point du ressort des ministres. On ne laissa point oublier Albert. Puis le jeune prince revint à propos. Il était beau autant que bon, et il sut se faire aimer.

A l'heure qu'il est, Victoria n'a pu encore se pardonner son hésitation de jeune fille. Son mariage a été un rêve d'amour et de bonheur venu à se réaliser. Le couple royal faisait tout à deux. Ils travaillaient ensemble, se promenaient ensemble, et puis se délassaient à

cultiver ensemble la musique ou le dessin. Leur journée se passait ainsi. Sous l'influence d'Albert, la jeune reine renonça bientôt aux veillées prolongées et réglait tout son temps. Le déjeuner était fixé à neuf heures, après, on faisait un tour de promenade, pour se livrer ensuite aux affaires du pays. S'il restait du temps, on l'employait au dessin. A deux heures, le *luncheon*, après quoi Melbourne venait toutes les après-midi travailler avec la reine : de cinq à six heures elle sortait en voiture accompagnée du prince ; s'il montait à cheval, elle invitait la duchesse de Kent ou quelqu'une des dames d'honneur à prendre sa place. Presque tous les jours Albert et Victoria sa faisaient la lecture. La musique vocale et instrumentale remplissait les soirées. A huit heures avait lieu le dîner auquel assistaient toujours quelques invités, *sauf les veilles de communion*, car dans ces occasions Albert, qui était très pieux dans sa foi protestante, préférait la solitude aux compagnies bruyantes.

Victoria a noté dans son journal qu'ils passaient le plus souvent la soirée en tête à tête. Elle enregistre aussi la première fois qu'ils communiaient ensemble, le jour de Pâques après leur mariage. M. Gladstone, dans un récent article sur le Prince-Consort, où il traite de ses sentiments religieux, lui prête un "rationalisme fort pieux." Pour les Français, ces mots hurlent un peu de se trouver ensemble, mais Albert était allemand. Nature droite et cœur pur, il avait l'esprit embrouillé de ses compatriotes. Dans notre conviction il a beaucoup contribué à introduire en Angleterre l'*Eglise large* (Broad Church). Le mariage de la reine a mis la littérature allemande à la mode. Toute la jeunesse de l'époque apprenait la langue de Herder, de Jean Paul, etc, etc, et en dévorait les œuvres. La littérature anglaise s'en est ressenti. Carlyle, si populaire dans son pays, est un esprit anglais germanisé. Arnold était réellement un disciple de Doellinger. La reine a bu aux mêmes sources. Pour elle comme pour Albert l'unique foi nécessaire consistait à croire au Christ ; et comme conséquence l'on devait

mener une bonne vie morale. La droiture de leurs instincts aidait à entretenir leurs illusions. D'autres en Angleterre vont beaucoup plus loin que le couple royal, et nient tantôt la seule divinité de Notre-Seigneur, tantôt toute la révélation. Albert, et à son exemple Victoria, se contentaient d'une croyance large et vague, qui leur permettait d'embrasser dans une même tolérance affectueuse, toutes les opinions religieuses des diverses sectes protestantes de la Grande-Bretagne. C'était du constitutionnalisme appliqué à la religion. Ainsi nous voyons la reine en Ecosse assister au service presbytérien, et goûter les sermons de prédicateurs, dont les opinions excluent l'épiscopat anglican. Dans une de ces occasions elle écrit ensuite dans son journal : "Il a parlé tout à fait d'abondance, son discours était vraiment admirable. La prière par laquelle il a terminé, m'a surtout touchée. Ses allusions nous concernaient et avaient un cachet de simplicité ; sa conclusion : " Bénissez leurs enfants " m'a fait monter le cœur à la gorge. Tout le monde était charmé. Il est bon de revenir de l'église avec de pareils sentiments."

Quelle naïveté de mère sous cette plume de souveraine. On y sent aussi le souffle de l'âme religieuse tandis que l'acte même d'assister à l'office presbytérien, témoignait quant au culte d'une indifférence qui choque tout esprit catholique. Mais la reine se serait bien gardée d'étendre à ses sujets irlandais l'avantage de la tolérance pratiquée en Ecosse. L'eût-elle désiré même qu'elle ne l'aurait pas osé. Mais ses sentiments n'inclinaient à rien de semblable. Après une visite à l'Ecole nationale modèle de Dublin, elle écrit : "Les enfants de toute croyance y sont admis, et on leur explique la doctrine séparément, si les parents le désirent. Mais le *seul* (l'italique est de la reine) enseignement obligatoire est celui de la vérité évangélique, et de l'amour fraternel. Voilà qui est vraiment chrétien et qui devrait exister partout." On sait que Victoria parle ici des écoles stigmatisées par Pie IX comme étant sans Dieu (*Godless*) Puis elle ajoute : "De là nous nous rendîmes à *Trinity College*, l'Uni-

versité irlandaise, qui n'est pas conduite sur un système aussi libéral, mais dans laquelle les catholiques romains sont admis." Pas d'autre réflexion. Probablement la reine ne s'est jamais arrêtée aux inconséquences britanniques, l'intolérance, par exemple, qui pèse encore d'une manière si vexatoire sur les consciences catholiques en Irlande. Aucune parole ne rappelle la spoliation, qui ravit *Trinity College* à ses anciens possesseurs pour le donner aux seuls protestants, et elle ne comprit peut-être pas que les catholiques admis sur ses bancs y doivent virtuellement abjurer leur foi.

La religion de Victoria, plus encore que celle d'Albert, est la tolérance universelle ; par le cœur elle aime plusieurs choses du catholicisme, mais toujours, sans en admettre le principe fondamental d'autorité, condamnation éclatante de toutes les idées éclectiques du jour. Ainsi le culte des morts lui est cher. Elle garde toujours à Windsor en mémoire du prince défunt un autel-tombeau où brûlent des cierges, et qu'elle couvre sans cesse de fleurs. Lorsqu'elle habite le château, sa coutume est d'y passer chaque jour un certain temps en méditation. La mode en est en Angleterre à mettre des fleurs sur les cercueils. C'est un des effets produits par la haute église. La reine n'a pu rester étrangère au courant, l'usage gracieux des fleurs a été adopté et généralisé par elle. Ces jours derniers, une jeune personne amie de la famille royale venant à mourir, la reine, le prince et la princesse de Galles ont envoyé à chacun de magnifiques bouquets.

Victoria a beaucoup de sa première popularité, voire de sa valeur réelle, au prince Albert. Il a mûri toutes ses qualités. De son côté Albert se façonna sous la tutelle de Léopold et du baron Stockmar. L'influence de lord Melbourne avait rendu Victoria exclusivement whig. Non seulement elle avait refusé dans une occasion célèbre de laisser changer ses dames d'honneur, faisant avorter ainsi toute la combinaison ministérielle, mais elle ne voulait même pas inviter les tories aux fêtes de la cour. De là, grande indignation chez les membres de ce parti, et que les femmes surtout

exprimèrent hautement. Albert avait été victime des rancunes Tories. On avait rogné la moitié de la pension demandée pour lui au Parlement ; on s'était obstiné à lui refuser la préséance, que la reine tenait à cœur de lui assurer immédiatement après elle-même. Néanmoins, il a fait taire ces considérations personnelles, et engagea sa femme à tenir la balance égale entre les partis, comme il convient au souverain d'une grande nation. Du reste cette conduite vraiment digne fut facilitée par l'avènement au pouvoir de sir Robert Peel, qui se montra d'une louable et sage modération. Ainsi guidée, Victoria ne tarda pas à devenir un vrai modèle de reine constitutionnelle.

Son cœur de femme s'est plu à attribuer au prince tout ce qu'elle est. Elle veut lui devoir jusqu'à ses bons instincts. Avant de le connaître, elle assure avoir trop aimé la ville et les plaisirs mondains. Albert, dit-elle, lui a appris à savourer les charmes de la nature. Les promenades à la campagne, devinrent dès lors sa distraction favorite, goût sain que les années n'ont fait que fortifier. De tout temps on a pu rencontrer Victoria à pied, marcher seule et sans faste, dans une modeste toilette qui ne la distingue en rien d'une femme de condition ordinaire. Elle visite beaucoup les pauvres et s'en laisse aborder très aisément, échangeant des poignées de main avec une bonté qui exclut la condescendance. La nature, " les glorieuses œuvres de Dieu " dit la reine, conservent seule aujourd'hui à ses yeux l'ancien charme. Tout le reste est enseveli dans la tombe où repose Albert. La demeure dernière du prince est à Windsor. La veuve retrouve encore son souvenir vivant à Osborne et à Balmoral. Car ces deux résidences royales ont été bâties sur les plans destinés en partie par Albert et se sont élevées sous ses auspices.

(A continuer.)

ooo

P. nsée.

Plus la société devient grande et libre, plus le gouvernement devient nécessaire et difficile.

Biographie

Sir HUGH ALLAN.

Cet éminent citoyen de Montréal, décédé subitement en Ecosse, le 9 décembre dernier, n'était pas seulement un homme d'affaires, mais il était aussi un homme politique, et possédait un esprit d'entreprise fort considérable, comme on le sait d'ailleurs.

Malgré ses soixante-douze ans, Sir Allan était encore robuste, et rien ne faisait présager une fin si tragique, aussi cette nouvelle n'a pas manqué de causer un sentiment de regrets, non seulement à Montréal mais dans le Canada tout entier

I

Sir Hugh naquit à Salecoats, dans le Ayrshire, Ecosse, le 29 septembre 1810, dit la *Minerve*. Il était le deuxième fils de feu M. Alexander Allan, qui a longtemps navigué comme capitaine de voiliers entre le Saint-Laurent et le Clyde.

Pendant les trente années qu'il fut employé en cette qualité, le capitaine Allan se rendit très populaire, et les navires qu'il commandait étaient les plus recherchés.

Élevé presque sur le bord de la mer, sir Hugh manifesta, dès l'enfance, un attachement très prononcé pour tout ce qui avait rapport aux choses maritimes, et s'acquitta beaucoup de connaissances en ce genre d'affaires. Il s'occupait constamment de navires, et passait une partie de son temps sur l'eau.

On devait s'attendre à ce que sa carrière serait plus tard influencée en grande partie par les prédilections de son jeune âge.

En 1824, sa famille alla s'établir à Greenock, et dans le printemps suivant, Hugh, qui avait alors quatorze ans, entra comme commis, au service de la maison Allan, Kerr et Cie.

Ce fut là qu'il acquit les premières notions des affaires maritimes et que se développa de plus en plus son attachement pour tout ce qui concerne la marine. Il demeura trois ans dans l'établissement de MM. Allan, Kerr et Cie, et sur l'avis de son père émigra en Canada. Il arriva à Montréal le 21 mai 1826.

II

Peu de temps après son arrivée en Canada, il obtint une place, comme commis, dans la maison William Kerr et Cie, marchands de nouveautés, à Montréal. Il y resta trois ans. Il apprit assez bien pendant ce temps la langue française, car ses hivers se passèrent en grande partie dans les campagnes du nord de Montréal, entr'autres à Sainte Rose, à Sainte Thérèse, où il se fixait dans l'intérêt du commerce de ses patrons.

A l'expiration de son engagement il quitta Montréal pour se rendre à Québec où il s'embarqua à bord du navire *Favorite* que commandait son père, et se rendit en Europe.

Après avoir visité l'Angleterre, il se rembarqua le 1er avril 1831 pour Montréal où il arriva le 1er mai de la même année.

Refusant des offres avantageuses que lui proposèrent alors ses anciens patrons, MM. William Kerr et Cie, il résolut de s'occuper d'affaires maritimes et s'engagea chez MM. James Millar et Cie, constructeur de navires et marchands à commission. Sir Hugh, y demeura en qualité de commis jusqu'en 1845, où il entra en société avec ses patrons, MM. Millar et Edmonstone. La nouvelle maison fut alors connue sous la raison sociale de : " Millar, Edmonstone et Cie, " mais la mort de M. Millar, arrivée en 1848, apporta quelque changement à l'ordre existant.

Cependant l'année suivante, sir Hugh, sur les propositions de M. Edmonstone se joignit à celui-ci et fonda la maison qui existe encore actuellement et qui a été la base de l'immense fortune que s'est acquise le défunt.

III

En 1851, la maison Edmonstone et Allan, qui se trouvait propriétaire de plusieurs navires, proposa au gouvernement canadien l'établissement d'une ligne de vaisseaux transatlantiques qui feraient le service entre le Canada et l'Angleterre. Cette offre ne fut pas alors acceptée, mais en 1856, par l'influence de sir George E. Cartier, sir John Rose, et l'honorable L. T. Drummond, sir Hugh réussit à obtenir le contrat pour le transport de la malle royale d'Europe en Canada. Il employa d'abord pour ce service les steamers *Canadian* et *Indin* qui avaient été construits dans ses chantiers, et deux autres steamers le *North American* et l'*Anglo Saxon* qu'il acheta en Angleterre.

Durant la saison d'été, ces quatre steamers faisaient le service deux fois par mois de Québec à Liverpool, et pendant l'hiver une fois par mois de Liverpool à Portland.

Le commerce ayant pris de grandes proportions depuis l'établissement de cette nouvelle ligne, à la demande des marchands les plus influents de Montréal et des principales villes du pays, le gouvernement résolut de multiplier les facilités des communications interocéaniques, et demanda à sir Hugh, l'établissement d'une ligne hebdomadaire entre Liverpool et Québec. Quatre nouveaux navires furent achetés et commencèrent leur service régulier tel que convenu, le 1er mai 1859.

A part les steamers de la malle royale, la compagnie Allan en possède d'autres qui vont de Glasgow à Montréal, ainsi qu'une flotte considérable de voiliers. De fait, il y a très peu d'armateurs, en Angleterre, qui possèdent autant de navires qu'en a aujourd'hui la compagnie dont sir Hugh était le chef.

IV

Sir Hugh épousa, en 1844, Mlle Mathilde, fille de M. John Smith, un des principaux marchands de nouveautés de Montréal. De ce mariage naquirent treize enfants, neuf filles et quatre garçons.

Alexandre, l'aîné de ses fils, marié à mademoiselle Eva Travers, de Brockville, Ontario, et qui demeure actuellement dans cette dernière ville.

Elisabeth, l'aînée de ses filles, qui a épousé le Dr Gribbon, du 25^e régiment d'infanterie de Sa Majesté.

Jane, mariée au Dr Milburn, du 13^e Hussard.

Brends, mariée à M. Alfred White, de Québec; et Plioche, qui a épousé, il y a quelques années, un riche anglais, l'honorable M. Boswell.

Lady Allan et madame Andrew Allan (sa sœur) sont mortes en Europe, il y a à peine un an.

La plupart des filles de sir Hugh, qui sont mariées, demeurent en Angleterre, quoiqu'elles aient souvent l'habitude de venir à Ravenscrag, la résidence du défunt à Montréal.

Le capitaine Melburn et madame Melburn sont actuellement à Montréal.

Au mariage de ses filles, sir Hugh leur donnait un revenu annuel formé en partie des actions de la ligne Allan; il n'y eut que madame Boswell qui reçut la somme de \$50,000 en argent.

Les autres filles de M. John Smith, le beau père de sir Hugh, ont épousé des citoyens influents de Montréal: MM. Jackson Rae, David Bellehouse, J. D. Crawford, Hartland MacDougall.

— 000 —

La lampe du sanctuaire.

(Ce qu'elle dit tout bas, le soir)

A ceux qu'abreuve la tristesse,
A ceux que l'amitié délaisse—
A toute âme qu'on blesse,
A tout cœur orphelin :

O vous qui passez en ce monde,
Criant : " J'ai soif ! " sans qu'on réponde,
Sans qu'une source assez profonde
Ait pu calmer votre âme en feu .
Âme sublime et trop aimante
Qu'un douloureux vide tourmente—
Ici, l'onde rafraîchissante !
Venez au Christ ! Venez à Dieu !

L'abbé Giguère.

— 000 —

Pensée.

La distraction vaut à l'esprit ce que le délassement vaut au corps : il faut de l'une et de l'autre.

Reproduction.

ACTUALITÉ DU DEVOIR

DES

HOMMES DE BIEN.

I

Au siècle dernier, un *pèlerin* abordant Voltaire lui disait : Je vous salue, lumière du monde !

On s'inclinait réellement devant lui, comme devant une majesté.

Sa dernière tragédie, la tragédie d'*Olympie*, œuvre tellement ridicule, qu'elle ne trouverait plus un défenseur, obtint un succès si énorme, si délicat, que l'auteur s'écria : " Vous voulez donc me faire mourir de joie ! "

Et, en effet, il paraît qu'il en est mort. Il ne s'est pas relevé de ce dernier triomphe. Il s'est mis au lit, et il en est mort.

Quatre-vingts ans de succès ! Quatre-vingts ans de fête ! d'enivrement !

Maintenant, dans le monde savant, Voltaire n'existe plus. Comme critique, il est détruit. Comme poète, il est moqué. Mais l'impression qu'il a faite sur les masses, l'impression subversive et impie, subsiste.

Elle subsiste, indépendamment des raisons et des raisonnements, indépendamment des principes : elle subsiste parce que les contemporains de Voltaire lui ont donné sa popularité.

De Maistre, lui, était parfaitement inconnu, du moins, dans le sens de son génie. Il avait une position pénible de diplomate mal payé. Mais qui donc se doutait qu'un des plus grands écrivains du monde était là, caché à Saint-Petersbourg, grelottant sous la neige !

Cette France, si fière de ses écrivains, pourvu qu'ils soient morts depuis plusieurs siècles, se doutait-elle que certains livres demeuraient quelque part, en manuscrits, sans

éditeurs, livres qui devaient ajouter un jour une gloire plus superbe à la langue française !

Maintenant la critique littéraire et philosophique a mis De Maistre à sa place, comme Voltaire à la sienne.

Le premier a escaladé autant de degrés que le second en a descendu. Mais dans la foule, dans le peuple, dans la masse de l'humanité, Joseph De Maistre occupe-t-il le rang qui lui appartient !

Pas le moins du monde !

Pourquoi donc ! Parce que ses contemporains l'ont méconnu.

Ses contemporains ne lui ont pas fait une gloire visible, tangible, sensible, et cette gloire-là est absolument nécessaire.

Le jugement des penseurs la domine, mais ne la remplace pas.

Quand les contemporains d'un homme l'ont étouffé, la critique vient, après sa mort s'incliner, devant son tombeau.

Il n'est plus temps.

Elle peut proclamer l'injustice : elle ne peut pas la réparer.

Elle ne peut plus rendre à l'homme qui n'est plus là, les battements de cœur, les enivrements, les éclats de génie qu'elle lui aurait donnés, si elle s'y était prise à temps. Il y a dans le triomphe une fécondité inconnue. La tristesse opprime et détruit le génie. La joie est son air respirable.

Tel homme meurt qui a passé sa vie sous la machine pneumatique. Un jour il meurt, ou plutôt il achève de mourir. Vous ne savez pas ce qu'il eût fait, si vous lui aviez donné de l'air. Lui-même ne le savait peut-être pas. Lui-même ne savait peut-être pas de quoi il était capable, si l'air eût circulé largement et librement dans ses poumons.

"Le sang d'Abel crie vers moi du fond de la terre," dit Jehovah à Caïn.

Le texte hébreu porte non pas le sang, mais *les sangs* d'Abel. Les sangs sont au pluriel, parce que, disent les commentateurs, Jehovah parle à la fois d'Abel et de toute la postérité possible, de toute la dépendance qu'il aurait pu avoir.

Les sangs ! Il me semble que ce terrible pluriel, s'applique aux circonstances dont nous parlons. Les hommes du mal comprennent leur

intérêt. Ils exaltent de suite leurs représentants les meilleurs, et multiplient par le succès qu'ils leur font les forces qui vont donner la mort.

Les hommes de bien ont l'air de s'incliner devant la défaite de leurs représentants et de leurs combattants, comme devant une chose toute simple, de laquelle ils n'ont nullement l'air de se croire responsables.

Et qui sait si leur défaite ne vient pas de ce que les sangs d'Abel crient contre eux ?

Il y a deux manières de tuer : la première consiste à tuer, la seconde à laisser mourir.

Dans la vie des Pères du désert, il y a un fait singulier.

Un religieux dit à un autre solitaire :

"Je serai un jour dévoré par les bêtes féroces : car un homme m'ayant prié de l'accompagner et de le protéger, je l'ai laissé dévorer. Je serai dévoré."

Et la chose arriva, trois ans plus tard, comme il l'avait dit.

Cette histoire me paraît contenir de profonds enseignements.

Les hommes de bien laissent leurs combattants ; ils les abandonnent : ils les laissent dévorer.

Ils sont dévorés eux-mêmes, ensuite, à leur tour.

Ils sont dévorés par les mêmes ennemis et de la même manière.

Ils meurent de la mort dont ils ont laissé mourir.

Cette loi fatale semble absolument inaperçue des hommes qui la provoquent et qui la subissent, avec un aveuglement invincible. Ils ont l'air de trouver tout simple que les défenseurs de la vérité soient abandonnés par ceux qui sont chargés de les encourager et de les soutenir.

Ils ont l'air de trouver tout simple que leurs défenseurs meurent à la peine, et, même, quand ils sont tombés eux-mêmes sous le coup de la parole qu'ils ont bravée.

"J'avais faim et vous ne m'avez pas donné à manger. J'avais soif et vous ne m'avez pas donné à boire," etc., etc.

Ils continuent à ne pas comprendre : ils continuent à ne pas entendre, et ils continuent à être frappés, car toute force qui meurt donne la mort à ceux qui l'ont laissée mourir.

Les hommes du mal, au contraire, exaltent leurs combattants. Ils

centuplent leurs forces par les encouragements qu'ils leur prodiguent. Ils ne confient pas à la postérité le soin de glorifier leurs noms. Ils exaltent toutes les énergies de leurs athlètes, car ils les récompensent vivants.

Ne croyez pas que De Maistre ait donné tout ce qu'il était capable de donner. Il n'a fait que le squelettre de son œuvre. Il n'a dressé que le plan du monument qu'il était chargé de bâtir.

Le triomphe seul donne à un homme la plénitude de son génie.

Le triomphe seul lui donne la force d'une manifestation sans défaillance.

En dehors de l'encouragement, l'homme peut esquisser ; il ne peut pas peindre.

La joie est l'air respirable du génie, et le plus sacré devoir qui puisse incomber aux hommes, c'est de donner la joie à l'homme supérieur. L'homme supérieur est le représentant, le défenseur des autres hommes et ceux-ci sont toujours traités comme ils l'ont traité.

Les hommes de l'erreur sont récompensés, parce qu'ils encouragent ceux qui mêlent à leur erreur cette somme de vérité et de beauté qui se glisse fatalement, à côté de l'erreur, dans l'œuvre du génie.

Les hommes de la vérité périssent parce qu'ils ne développent pas les germes de lumière et d'ardeur qui ne fleurissent ; qui ne s'épanouissent, chez l'homme supérieur, que sous l'influence auguste, victorieuse et puissante de la joie.

Ne me parlez pas de la postérité, il n'est plus temps, quand elle arrive. Elle jette ses couronnes inutiles sur les fronts de ceux que le désespoir a fait mourir.

Lecteurs conservateurs, lecteurs catholiques, je vous le dis au nom du Dieu vivant qui jugera les vivants et les morts, c'est pendant la vie de vos défenseurs qu'il faut les vivifier, les honorer, les exalter et les soutenir. Il ne sera plus temps, quand la mort aura glacé les lèvres que vous seuls pouvez ouvrir. Il ne se a plus temps pour vos écrivains.

Il ne sera plus temps non plus pour vous. Il y a bien des faims et bien des soifs. L'écrivain rassasié et abreuvé, à condition qu'il soit rassasié et abreuvé lui-même. Il

nourrit les âmes et les intelligences dans la proportion et dans la mesure ou son intelligence et son âme ont reçu leur pain et leur vin. C'est la circulation du Pain et du Vin dans l'univers moral, et c'est de vous, peuple conservateur, peuple chrétien, que cette circulation dépend. Elle vous est confiée, c'est le devoir immense, social, humain et divin qui pèse sur vos épaules choisies et honorées par cette charge mille fois sacrée et bénie.

L'écrivain tant qu'il vit, soulève chez quelques hommes une disposition d'esprit basse, ironique et méchante qui se dissipe à sa mort. Il n'est plus temps ! Le mal est irréparable. C'est le vivant qui a besoin de vous. Le mort vous le trouvera pour votre condamnation éternelle dans la vallée de Josaphat. Mais il ne sera plus temps ! Ni pour lui ni pour vous, il ne sera plus temps, au-delà du tombeau.

Oni : ceux qui ont encouragé Voltaire et Rousseau, ont fait Voltaire et Rousseau ont fait leur talent et fait leur œuvre.

Oni, ceux qui n'ont pas soutenu De Maistre et ses parents ont diminué leur génie, diminué leur œuvre, effacé leur puissance, pendant leur vie et après leur mort.

Et comme, dans le siècle où nous sommes, la publicité, c'est le pain et le vin, les hommes subiront les conséquences de leur action ou de leur omission dans le temps et dans l'éternité.

S'ils ont fait leur action, ils s'entendront dire : " J'avais faim et vous m'avez donné à manger, " etc.

Et s'ils l'ont omise, eh bien ! ils entendront la parole contraire. Ce sera simple, mais terrible.

ERNEST HELLO

Pensées.

Il faut être exact. L'exactitude pour un être aussi grand que l'homme, est une vertu de circonstance. Mais c'est une vertu et il faut la pratiquer.

Notre vrai repos est dans l'avenir et dans un avenir qui ne finira pas.

L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA

Ottawa, 1^{er} JANV. 1882.

AUX LECTEURS

Avec la présente livraison de l'*Album* commence la huitième année d'existence de cette Revue littéraire.

En fondant cette publication, en 1876, nous avons voulu apporter notre faible concours à l'édifice religieux et national de notre bien-aimée patrie, en contribuant à l'avancement moral de la grande famille franco-canadienne ; en répandant autant que possible dans ses foyers le goût de la bonne littérature, et par là essayant de détruire l'influence pernicieuse de ces romans séduisants et dangereux, qui inondent déjà que trop nos villes du Canada.

Nous n'avons cessé de mettre en garde les familles contre les mauvaises lectures, et c'est ce poison qu'il nous faut combattre toujours et partout.

Dans l'*Album des Familles*, comme autrefois dans le *Foyer Domestique*, nous nous sommes toujours efforcé d'opposer des lectures morales à la littérature malsaine : à l'erreur la vérité ; et de réagir sans cesse contre le mauvais esprit qui, chaque jour, devient de plus en plus envahissant, et qui s'applique par la voie de ses organes anti-chrétiens à répandre la mort spirituelle dans les âmes.

Nous avons donc la prétention de croire que nous avons rendu quelque service, dans cette croisade contre le mal, mais nous ne réussirons définitivement que lorsqu'on nous accordera plus largement encore cette quote-part d'appui et de dévouement dont le public des villes et des campagnes est à même de disposer, quand il le veut.

S'il en était ainsi, nous tâcherions de ne pas être ingrat, et nous serions sur de mieux réussir dans notre mission, ayant le concours et l'encouragement des hommes bien pensant.

Dans l'espoir de mériter cette confiance et cet appui, nous nous

proposons de continuer notre travail avec ardeur, et nous prions, afin que le Tout-Puissant fasse fructifier notre entreprise et nous permette d'accomplir la tâche que la Religion et la Patrie ont droit d'attendre du Catholique et du bon Citoyen.

— 000 —

Primes Exceptionnelles

POUR 1883.

Grand Concours ouvert aux Abonnés.

Dans le but de créer une émulation d'intérêt personnel et d'augmenter la circulation de l'*Album des Familles*, tant au Canada qu'aux États-Unis, nous avons résolu d'offrir aux abonnés, anciens et nouveaux, une série de *Primes Spéciales*, valant ensemble la somme d'environ \$500.00, ainsi classées :

1 ^{er} Prix—Une bourse, renfermant.....	\$50
2 ^e Prix—Une autre bourse, renfermant....	25
3 ^e Prix—Une autre bourse, do	15
4 ^e Prix—Une autre bourse, do	10
5 ^e Prix—Une autre bourse, do	7
6 ^e Prix—Une dernière bourse, do	5
Quarante-quatre gratifications de \$2. soit...	\$88

Total . 50 Prix, valant\$200

Plus : 2,000 *Chromos*, pour être tirés de la même manière, afin d'offrir aux abonnés qui n'auront pas eu la chance de gagner une des bourses ou gratifications ci-dessus, l'avantage de posséder, toutefois, un humble mais gracieux cadeau destiné à orner leurs salons. Ces *chromos* seront variés, et expressément préparés pour les abonnés de l'*Album des Familles*.

Auront droit à ces Primes :

1^o Les personnes qui, déjà abonnées, nous transmettront directement le prix de leur abonnement pour l'année 1883, durant les mois de Décembre, Janvier et Février, en payant les arrérages, s'il y en a.
2^o Ceux qui, n'étant pas encore abonnées, souscriront à l'*Album* et paieront d'avance le prix de l'abonnement (\$2.00) durant la période ci-dessus mentionnée.

Le tirage aura lieu

dans la première quinzaine du mois de Mars, et très probablement le JEUDI 8 Mars. Il sera donné avis dans l'*Album* (livraison du 1er février 1883) du jour, de l'heure et du lieu où se fera le tirage.

Le mode que nous avons adopté pour le tirage des billets, et qui a été considéré comme étant le plus équitable, consiste à déposer dans un bocal ou urne tous les coupons (souches) des billets livrés, depuis le premier jusqu'au dernier, lesquels seront convenablement mêlés ensemble pendant quelques minutes par la personne désignée à cet effet par l'assemblée.

Le tirage se fera publiquement devant un comité de cinq abonnés choisis parmi les personnes présentes. Tous les billets seront tirés de l'urne l'un après l'autre jusqu'au dernier, puisque tous les numéros comporteront un prix.

Un écrivain nommé par l'assemblée tiendra le registre de l'objet gagné, et inscrira le nom de l'abonné auquel revient cet objet.

Le premier Prix inscrit dans la liste des *Primes* offertes ci-dessus mentionnées, sera gagné par le premier billet qui sortira de l'urne ; et il en sera de même des autres lots, jusqu'à ce que tous les billets aient été tirés.

Les noms des concurrents heureux, pour les cinquante premiers prix du concours, seront publiés dans l'*Album* du 1er d'avril. Tous les autres abonnés recevront de suite et directement les *Chromos* que le tirage leur aura destiné.

Billets du tirage.

Un billet imprimé et soigneusement numéroté, donnant droit au tirage, sera livré à l'abonné en même temps que son reçu. Nous garderons en mains le coupon ou souche du billet, pour le déposer dans l'urne le jour du tirage.

Pour éviter toute erreur ou malentendu, on devra s'adresser directement à l'administration de l'*Album des Familles*, à Ottawa, en transmettant en même temps par lettre enregistrée le prix de l'abonnement pour 1883 ; et il ne sera délivré aucun billet en dehors de ce mode. Cependant, il sera fait exception pour les villes qui suivent, à cause

du nombre plus considérable d'abonnés qu'il y a dans ces lieux, où l'on pourra transiger avec l'agent local, si on le préfère, lequel nous transmettra les noms et l'argent des abonnés, anciens et nouveaux, et recevra en retour les reçus et billets du tirage pour les transmettre à qui de droit. Il n'y aura donc que les seules agences qui suivent où l'on pourra s'adresser, à part Ottawa, savoir :

A Montréal—Chez M. Ignace St. Amour, 7 rue Allard.

Aux Trois-Rivières—Chez M. P. L. Hubert, notaire

A Québec—Chez M. J. N. Duquet, rue St. Jean.

Après le mois de Février écoulé les abonnés pourront s'adresser aux agents locaux, comme par le passé, vu que la réception des abonnements au point de vue du tirage des *Primes* offertes aura cessé avec le dernier jour du mois de février.

Une remarque.

Nos abonnés voudront bien reconnaître que cette distribution qui leur est faite, est comparativement élevée, pour une publication telle que la nôtre, dont la circulation n'a pas encore obtenu le chiffre qu'il faudrait pour nous permettre de donner plus de développement à cette œuvre si chère à nos aspirations ; et que nous n'avons pas eu simplement en vue de recruter de nouveaux abonnés et de faire rentrer nos arrérages, mais de donner un témoignage de reconnaissance aux amis de notre publication, à ceux qui, en nous faisant toucher ponctuellement, au mois de décembre de chaque année, (époque où se renouvelle l'abonnement à l'*Album*) le prix de l'abonnement annuel, nous ont permis de maintenir jusqu'ici notre Revue littéraire, malgré les obstacles que nous avons eu à traverser.

Dans l'intérêt de notre entreprise, nous prions donc respectueusement toutes les personnes qui prendront connaissance de ce grand Concours ouvert aux abonnés de l'*Album des Familles*, de vouloir bien nous accorder leur bienveillant appui, en s'abonnant à notre Publication, et en s'efforçant d'engager tout ceux qu'ils

connaissent à en faire autant, car c'est par l'union des volontés agissantes et patriotiques que nous parviendrons à consolider cette œuvre sociale, morale et religieuse, destinée à la famille.

S'adresser par lettre à

STANISLAS DRAPEAU,

Editeur-Propriétaire de

l'Album des Familles.

P. O. Boîte 1061, Ottawa.

N. B.— Nous accorderons une année d'abonnement gratuit à toute personne, abonnée ou non, qui nous fera parvenir une liste de 12 à 15 abonnés nouveaux, avec le montant des abonnements payés pour l'année 1883, ou une commission de dix par cent, si on le préfère.

Nos Feuilletons.

Nous commençons avec l'année la publication d'un nouveau Feuilleton très entraînant et très émouvant. Les caractères des personnages qui y figurent, les situations variées et d'un intérêt palpitant, les tableaux tracés d'une manière captivante, tout saura offrir au lecteur un passe-temps aussi agréable qu'instructif. D'autres feuilletons seront également publiés dans le cours de la même année, et de même force.

Nous nous abstenons d'en donner les titres, afin de ne pas nous trouver dans l'obligation de les mettre de côté, comme cela nous est arrivé pour le *Martyr d'un Père*, que nous avions annoncé à l'avance comme devant paraître, mais dont la presse politique et quotidienne s'est emparé avant que nous fussions prêt.

Nous pouvons assurer nos lecteurs que nos feuilletons vaudront à eux seuls plus que le prix d'abonnement pour l'année, et qu'ils seront émus jusqu'aux larmes, parfois, au récit des scènes attendrissantes qui sont exposées dans ces admirables travaux de la pensée.

Nous commençons également dans l'*Album* du 1er février prochain la publication d'un long *Mémoire*, encore inédit, d'un Exilé politique de 1837.

C'est un travail plein d'intérêt, et qui offrira à l'histoire des pages de la plus haute importance, se rattachant à cette époque si émouvante et si agitée de l'histoire parlementaire et politique de notre pays.

D'autres travaux considérables, intéressant les archéologues, les bibliophiles, les géographes, ainsi que des études particulières, sont entre nos mains pour être publiés durant l'année. Une biographie expressément préparée pour l'Album, paraîtra dans chaque livraison, comme par le passé.

Comme on le voit, l'Album des Familles s'adresse à toutes les classes et à tous les âges, et il présente un choix de lectures très variées et propres à intéresser aussi bien les élèves des Séminaires et Pensionnats que les personnes qui sont au foyer de la famille, tant dans les villes que dans les campagnes.

Nous voulons que l'Album devienne le germe d'une petite bibliothèque au sein de la famille, afin qu'en se développant elle fasse le bien autour d'elle.

Il existe aujourd'hui une foule de bibliothèques paroissiales, et de louables efforts sont tentés tous les jours pour en fonder de nouvelles, c'est pourquoi nous avons lieu d'espérer que l'Album des Familles sera bientôt reçu dans chaque bibliothèque, pour aider à la propagation des bons principes, et nous invitons les esprits éclairés, dans chaque paroisse, à amener ce résultat dans l'intérêt de la bonne lecture.

Nous sommes en mesure de pouvoir fournir aux bibliothèques paroissiales les sept années de notre publication, à raison de \$2, par année.

— 0 —

bons conseils.

Abonnez-vous à l'Album des Familles.

Payez votre abonnement d'avance.

Faites souscrire vos parents et vos amis.

N'oubliez pas que pour avoir un bon journal il faut l'aider en y souscrivant.

Nos Agents.

Les personnes dont les noms suivent sont constituées Agents de l'Album des Familles, pour leurs localités respectives, savoir :

PROVINCE DE QUÉBEC.

VILLES.

Québec J. N. Duquet, rue St Jean.
 Montréal Ignace St Amour, 7, rue Allard.
 Trois-Rivières P. L. Hubert, notaire

CAMPAGNES.

Paroisse.	Comtés.	Agents.
Assse St Jean	Chicoutimi	Didier Houde,
Arthabaskaville	Arthabaska	Aimé Dion,
Beauharnais	Beauharnais	J. A. Lapointe,
Berthier	Berthier	Amateur Demers,
Fraserville	Témiscouata	V. Chamberland,
Joliette	Joliette	Albert Gervais,
Kamouraska	Kamouraska	P. C. Dupuy,
L'Assomption	Assomption	J. S. Rivet,
Lothbiero	Lothbinière	Maxime Lemay,
Louiseville	Maskinongé	T. T. Rivard,
N.-D. de Lévis	Lévis	A. G. Routhier,
Rimouski	Rimouski	A. G. Dion,
Sault au Recollet	Hochelega	Cyp. Corboil,
S. A. Lapointière	Kamouraska	Geo. Lévesque,
S. Colomb	Sillery Québec	Félix Langlois,
St Donat	Rimouski	Clovis Morneau,
St Hyacinthe	St Hyacinthe	M. Lussier,
St Nicolas	Lévis	L. Fréchette, jr,
St Romuald	Lévis	Joseph Fortin,
Ste Rose	Laval	P. O. Grenier,
Ste Thérèse	Terrebonne	P. Jérôme,
St Vinet de Paul	Laval	C. E. Germain,
Terrebonne	Terrebonne	Octave Forget,
Ville de St Jean	St Jean	Jean Bourguignon.

MANITOBA.

St Boniface Adj. Gauvreau,
 Winnipeg }

ÉTATS-UNIS.

Localités.	Etats.	Agents.
Aurora	Illinois	Louis Raymond,
Biddeford	Maine	L. E. Dionne, Alfred Street.
Burlington	Vermont	Léon H. Beaupre,
Central Falls	Rhode Island	Z. Choquette,
Chicago	Illinois	Ph. Baillargeon, 167, Blue Island Av.
Chicopeo Falls	Massachusetts	W. St Amour,
Détroit	Michigan	Ed Racicot,
Fall River	Massachusetts	H. R. Benoit,
Indian Orchard	Massachusetts	Jos. Bengele,
Lake Linden	Michigan	D. L. Angé,
Lawrence	Massachusetts	Dr Jos. De marais, 126, Lowell Str,
Lewiston	Maine	Isaac N. Leclerc,
Lowell	Massachusetts	David N. Parthenais.
Manteno	Illinois	L. A. Townner,
North Adams	Massachusetts	A. N. Gélinau,
Northampton	Massachusetts	Dr L. B. Niquette,
Putnam	Connecticut	Hector Duvert,
St Albans	Vermont	Dr G. Thibault,
Troy	New-York	F. P. Larose,
Worcester	Massachusetts	P. J. Martin,
Woonsocket	Rhode Island	C. Tétrault.

ARIS (FRANCE.)

M. A. Sauton, libraire, 41, rue du Bac.

LONDRES (ANGLETERRE.)

MM. Henry F. Gellig et Cie, 449, Strand.

L'ALBUM DES FAMILLES

est publié à Ottawa le 1^{er} de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.

Le prix de l'abonnement est comme suit
 Pour le Canada et les Etats-Unis \$2 00
 Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 frs
 payable invariablement d'avance ou dans les
 30 jours qui suivent la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B. — Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées, et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français des Etats Unis nous avons résolu de publier sur la couverture de l'Album des Familles les annonces des marchands et industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonne.			
	1/2 de colonne	1 colonne	2 de colonne	1 colonne
Première insertion	\$1 00	\$2.00	\$3.00	\$4.00
Inscriptions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$3.00	\$5.00	\$ 8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00
	1/2 page	1 page	2 page	1 page
Première insertion	\$3.00	\$6.00	\$9.00	\$12.00
Inscriptions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	\$ 8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

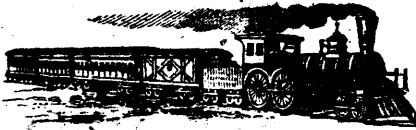
Par ce tableau échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles, aura pu tomber sous les yeux de plus de 30 000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5 00

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc, doit être adressé à

STANISLAS DRAPEAU,
 Editeur-Propriétaire,
 de l'Album des Familles, Ottawa,
 P. O. Boite 1061.

BULLETIN DES ANNONCES.



CHEMIN DE FER DU NORD. DE QUÉBEC A MONTRÉAL.

Les trains circulent comme suit :

	Mixte.	Malle.	Expr's	Train éclair.
Départ de Hoche- laga pour Québec	P M 6:10	P M 3.00	P M 10.00	A M 9.30
Arriv. à Québec	A M 8.00	P M 9.03	A M 6.30	P M 2.40
Dépt. de Québec pour Hoche- laga	P M 5.30	A M 10.10	P M 10.00	A M 4.00
Arrivée à Hoche- laga	A M 8.15	P M 4.40	A M 6.30	P M 9.10
Départ de Hoche- laga pr. Joliette..	P M 5.15
Arriv. à Joliette.	A M 7.40
Dépt. de Joliette p. Hoche- laga	P M 6.00
Arrivée à Ho- chelaga	A M 8.50

Tous les trains de passagers sont pourvus de Chars Palais le jour et de Chars Dortoirs pour la nuit.

Les trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 heures p. m.

Les trains circulent d'après l'heure de Montréal, et quittent la station de Mile End dix minutes plus tard qu'à Hoche-
laga.

En connection avec le chemin de fer du Pacifique Canadien pour Ottawa.

Bureau Général : Québec.

Bureau pour la vente des billets : 13, Place d'Armes, 202, rue St Jacques, Montréal.

A Québec, vis-à-vis l'Hôtel St Louis.

Ottawa, Chemin de fer du Pacifique Canadien.

A. DAVIS,
Surintendant Général.

PACIFIQUE CANADIEN.

DE MONTRÉAL A OTTAWA.

Les trains, en connection avec le Chemin du Nord, circulent comme suit :

	Mixte	Malle	Express
Départ d'Hoche- laga pour Ot- tawa	8 30 P M	8 30 A M	5 00 P M
Arrivée à Ottawa.	7 55 A M	1 20 P M	9 50 P M
Départ de Ottawa pour Hoche- laga	10.00 P M	8 10 A M	4 55 P M
Ar. à Hoche- laga	9 45 A M	1 00 P M	9 45 P M

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa.

Sur tous les trains pour passagers il y a des magnifiques Chars Palais et des Chars Dortoirs élégants sur les trains de nuit.

Les trains voyagent sur le temps de Montréal.

Billets à vendre aux bureaux du Pacifique, 103, rue Saint Jacques, Montréal, et rue Elgin, Ottawa.

ARCHER BAKER,
Surintendant-Général.

LE MEILLEUR JOURNAL. ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

36 Année.

"LE SCIENTIFIC AMERICAN"

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le *Scientific American* MM. MUNN et Cie., se font solliciteurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,
37, Park Row, New-York.

BIENFAITEUR DE L'HUMANITE.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin, retiré de la pratique active, a obtenu d'un missionnaire de l'Est la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la consommation, de la bronchite, du catarrhe, de l'asthme et de toutes les affections de la gorge et des poumons, et aussi pour la guérison positive et radicale de la débilité générale et de toutes les douleurs nerveuses. Après avoir complètement constaté son pouvoir curatif étonnant dans des milliers de cas, il croit qu'il est de son devoir de le faire connaître au public. Vous recevrez par le retour de la malle, gratuitement, la recette avec des détails complets, des directions pour le préparer et en faire usage et tous les conseils et instructions nécessaires, en s'adressant au

Dr J. C. RAYMOND,
164, rue Washington, N.-Y.

RUSSELL HOUSE

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOVIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du Parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays.

Le "Courrier du Canada,"

Journal Politique, d'Agriculture et d'Affaire.

PARAIT TOUS LES JOURS.

ABONNEMENT..... \$6.00 par année.
PAYABLE D'AVANCE..... \$5.00

Le "Journal des Campagnes,"

HEBDOMADAIRE.

Publie 16 pages tous les jeudis et contient des articles sur l'agriculture, le commerce, ainsi que les nouvelles générales.

ABONNEMENT..... \$1.00 par année.

On exécute à l'établissement du *COURRIER DU CANADA* impressions de toute sorte ainsi que la musique à des prix modérés.

— AU MÊME BUREAU —

En vente le *MISSEL* imprimé en très gros caractères pour l'usage des prêtres dont la vue est affaiblie par l'âge ou la maladie.



COMPOSÉ VÉGÉTAL

De Lydia E. Pinkham.

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses si communes à notre meilleure population féminine.

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

La plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'Histoire.

Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'insatiabilité des stimulants, et fait disparaître les faiblesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des reins chez l'un et l'autre sexe le composé est sans rival.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système, de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 233 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la malle sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centins. Demandez un pamphlet.

Ce composé est également préparé à Stanstead (P, Q)

NORTHROP & LYMAN,

TORONTO.

Agents généraux pour toute la province d'Ontario.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR LE FOIE DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constitution bilieuse et l'engourdissement du foie. 25 cents la boîte.

En vente dans toutes les pharmacies.

Aux annonceurs d'Ontario.

L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BUTCHER, No 29, rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue Littéraire, à **TORONTO.**

Aux Annonceurs des Etats-Unis.

L'ALBUM, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL & Co, No 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue Mensuelle, **NEW-YORK.**

ABONNEZ-VOUS

L'ALBUM DES FAMILLES.

Une grande chance pour tous

DE FAIRE DE L'ARGENT

Désirant donner une impulsion plus active que par le passé à l'*Album des Familles*, je recevrai avec empressement les

Listes de nouveaux abonnés

que les amis de l'*Album* jugeront à propos de former, soit aux Etats-Unis soit au Canada, pour répandre davantage cette Publication littéraire au sein des nombreux groupes franco-canadiens de ce pays ou de l'étranger.

Prix d'abonnement \$2 par année.

Pour activer l'esprit d'initiative des zélateurs, il leur sera accordé une Prime de **25 CENTINS** pour chaque abonné obtenu, et qui aura payé à l'avance, ou qui paiera dans les trente jours qui suivront la réception de l'*Album*, le prix de l'abonnement annuel. Cette commission sera de suite retenue par celui qui nous transmettra une telle liste d'abonnés avec l'argent on recevra gratuitement l'*Album des Familles* pendant une année, à son choix, pourvu que le nombre des abonnés soit d'au moins une dizaine.

Une autre commission de 10 par cent sera également accordée aux Zélateurs pour les Annonces qu'ils nous transmettront pour insérer sur le couvert de l'*Album*, suivant le tarif inséré à la dernière page de cette Publication.

Nous espérons donc que dans chaque paroisse il se trouvera une personne disposée à nous aider ainsi pour étendre partout la circulation de l'*Album des Familles*.

S'adresser franco à

STANISLAS DRAPEAU,

Editeur-Propriétaire de l'*Album des Familles*,
P. O. Boite 1061, Ottawa.

N. B.—Les marchands, industriels, et autres, trouveront un grand avantage en publiant leurs annonces dans l'*Album des Familles*, dont la circulation embrasse toutes les parties de la Province de Québec.